

DIRECTION **R**EGIONALE DES **A**FFAIRES **C**ULTURELLES
GUADELOUPE

SERVICE **R**ÉGIONAL DE L'**A**RCHÉOLOGIE

**BILAN
SCIENTIFIQUE
DE LA REGION
GUADELOUPE**

2003

**MINISTÈRE DE LA CULTURE
ET DE LA COMMUNICATION**

**DIRECTION DE L'ARCHITECTURE
ET DU PATRIMOINE**

**SERVICE DE LA CONNAISSANCE,
DE LA CONSERVATION ET DE LA CRÉATION**

**SOUS-DIRECTION DE L'ARCHÉOLOGIE
2003**

**DIRECTION REGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
SERVICE REGIONAL DE L'ARCHEOLOGIE**

22, rue Perrinon
97100 Basse-Terre
Tel. : 05 90 41 14 80
Fax : 05 90 41 14 70

*Ce bilan scientifique a été conçu
afin que soient diffusés rapidement
les résultats des travaux archéologiques de terrain.
Il s'adresse tant au service central de l'Archéologie
qui, dans le cadre de la déconcentration,
doit être informé des opérations réalisées en régions
(au plan scientifique et administratif),
qu'aux membres des instances chargées du contrôle
scientifique des opérations,
qu'aux archéologues, aux élus, aux aménageurs
et à toute personne concernée
par les recherches archéologiques menées dans sa région.*

*Les textes publiés dans la partie
"travaux et recherches archéologiques de terrain"
ont été rédigés par les responsables des opérations.
Toute reproduction ou utilisation des textes et plans
devra être précédée de leur accord.
Les avis exprimés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.*

*Photo de couverture :
Capesterre de Marie-Galante
Vue de l'intérieur de la grotte Blanchard*

Coordination : Arlette Serin

*Imprimerie : L'Imprimerie Sarl
8, Lot. Fort'île - 97128 Goyave
Tél. 05 90 94 67 66*

ISSN 1262-887 © 2003

GUADELOUPE

Table des matières

BILAN SCIENTIFIQUE

2 0 0 3

Bilan et orientation de la recherche archéologique

4

Résultats scientifiques significatifs

7

Carte archéologique

8

Tableau de présentation générale des opérations autorisées

9

Carte des opérations autorisées

10

Travaux et recherches archéologiques de terrain

12

Anse-Bertrand, La Mahaudière	12
Anse-Bertrand, toute la commune	16
Baillif, aérodrome départemental	19
Baillif, collège Jean Jaurès	19
Basse-Terre, rue Schoelcher	21
Capesterre Belle-Eau, Rivière du Grand Carbet	25
Désirade, Petite Terre	28
Gosier, Dampierre	28
Gosier, Fort Fleur d'Épée	29
Gosier, Ilet du Gosier	32
Goyave, Bonfils	35
Le Moule, abri à pétroglyphes	35
Sainte-Anne, caserne des pompiers	38
Saint-Barthélemy, toute la commune	38
Saint-Martin, Etang Rouge, lot 401	39
Saint-Martin, abri des Mornes de Lake	44
Cavités naturelles de Guadeloupe	45
Modifications des paléo-environnements et occupations amérindiennes de l'île de Saint-Martin	47

Annexes

54

Liste des abréviations	54
Personnel du service	55

**Bilan et orientation
de la recherche archéologique**

2 0 0 3

L'année 2003 restera marquée comme une année de crise de l'archéologie nationale dont les répercussions se sont faites sentir en Guadeloupe comme ailleurs. Année légèrement en retrait donc quant au volume d'activité par rapport aux années précédentes, avec 17 opérations autorisées. Ce fléchissement est imputable au faible nombre d'opérations préventives réalisées, soit 5.

Malgré cette conjoncture un peu difficile mais dont la tendance s'est inversée en fin d'année, l'archéologie en Guadeloupe affiche cette année encore des résultats tout à fait majeurs et un dynamisme réel soutenu par l'engagement d'une équipe de chercheurs particulièrement motivés. L'investissement de ces acteurs dans des champs très variés de la recherche élargit sans cesse les domaines couverts et enrichit la connaissance des sociétés qui se sont succédées dans le milieu particulier de cet archipel. Les travaux de terrain et d'études souscrivent aujourd'hui à une méthodologie rigoureuse et donnent lieu à un questionnement toujours renouvelé. La circulation des informations au sein de la petite communauté des chercheurs résidents confère à leur travail une efficacité qu'il convient de souligner.

■ Archéologie préventive

La crise de l'archéologie préventive engendrée par la remise en cause du dispositif créé par la loi du 17 janvier 2002, moins d'un an après son entrée en vigueur, a porté en Guadeloupe sur les diagnostics. A une exception près, les opérations prescrites en 2002 n'ont été suivies d'aucun effet et plusieurs ont été annulées en janvier 2004. Celles prescrites en 2003 ont davantage abouti à des opérations, surtout au cours du quatrième trimestre, grâce sans doute aux améliorations apportées par la modification législative du 1^{er} août, qui instaure une concertation avec les aménageurs, et au renforcement du dialogue avec l'Inrap.

La gestion des dossiers d'aménagement a également été améliorée. L'action de fond menée depuis le mois de mars par le nouvel ingénieur d'études du SRA, Marie-Armelle Paulet-Locard, a permis d'augmenter considérablement le nombre de dossiers d'aménagement et d'urbanisme instruits par le service qui est passé de 64 en 2002 à 160 en 2003, soit une

augmentation de 250%. Ces résultats sont dus à une meilleure coordination avec les services instructeurs ainsi qu'à un effort de pédagogie de la part des agents du service. Pour autant, la proportion de dossiers donnant lieu à prescription de diagnostic n'a guère été augmentée, suivant en cela les directives nationales de régulation de l'archéologie préventive. Seuls 5,5 % des dossiers d'aménagement traités ont fait l'objet de telles mesures.

Cinq diagnostics, sur les huit prescrits, ont été réalisés. Au moins deux autres, ainsi qu'une fouille, seront effectués au début de l'année 2004. Parmi les diagnostics réalisés, un seul, localisé dans un contexte pourtant favorable, s'est avéré négatif. Cette efficacité résulte d'un meilleur contrôle des prescriptions et d'un travail préalable de prospections sur le terrain que le personnel du service effectue sur la très grande majorité des emprises menacées. Ainsi, même sur des sites potentiellement favorables, la présence d'indices est dorénavant nécessaire, sauf cas exceptionnels, pour justifier l'édition d'une prescription.

Les opérations ont toutes été réalisées par l'Inrap, le plus souvent avec un seul archéologue. Le renfort d'un, ou de plusieurs, agents du service a parfois été nécessaire. Dans un cas, sur un site pré-céramique extrêmement sensible à Saint-Martin, c'est la spécificité scientifique du site qui a fait opter dès le départ pour cette solution, les agents du service ayant déjà acquis une expérience profitable dans ce type de gisement. Dans d'autres cas, c'est l'indisponibilité en personnel CDI sur place, et bien sûr l'interdiction de recruter des CDD, qu'il a fallu compenser de la sorte.

Cette interdiction faite à l'Inrap de recruter des CDD en 2003 a eu des conséquences dramatiques en Guadeloupe, dans la mesure où l'action du service avait depuis des années consisté à recourir exclusivement à l'Afan puis à cet établissement public pour toutes les opérations de recherche ou d'études y compris dans le domaine programmé. Cette politique avait eu pour conséquence la création d'une petite équipe régionale de techniciens et de spécialistes aujourd'hui performante et dont la stabilisation pouvait être envisagée à moyen terme. Outre la précarité accrue dans laquelle se sont brutalement retrouvés plusieurs d'entre eux, beaucoup d'opérations notamment d'aide à la préparation de publication,

financées sur des crédits déconcentrés d'Etat, ont été remises en cause par l'impossibilité de faire faire les études et les analyses par ceux qui étaient les plus à même de les effectuer ou tout simplement par ceux qui les avaient commencées.

■ Archéologie programmée

Avec douze opérations, l'archéologie programmée se stabilise à un niveau élevé et s'accompagne d'une diversification des types d'opérations. Si le nombre de sondages reste globalement faible, les prospections en revanche (inventaire, thématiques et relevés d'art rupestre) sont en nette augmentation. Les opérations de fouilles et les projets collectifs de recherche restent à développer. On note que la moitié des opérations sont réalisées par les agents du service, qui apparaissent ainsi comme des acteurs à part entière de la recherche régionale.

Un chantier s'est déroulé dans le cadre des études Monuments Historiques. Il s'agit du relevé de graffiti conservés dans une casemate du Fort Fleur d'Épée à Gosier. A l'occasion de cette mission, confiée à un spécialiste de l'Inrap, d'autres sites à graffiti ont été visités qui montrent l'existence d'un potentiel important sur un aspect totalement méconnu et extrêmement original de la vie quotidienne dans la colonie.

Les prospections-inventaires autorisées découlent de l'instruction de dossiers de POS ou de PLU. La préparation des porter-à-connaissance a entraîné une révision des données de la carte archéologique qui s'est traduite par des missions de terrain qui ont donné lieu à un rapport. Des sites nouveaux ont à chaque fois été identifiés.

■ Relations avec les partenaires

Sur le plan scientifique, la venue en Guadeloupe d'un chercheur de l'université de Columbia en Caroline du Sud, Kenneth Kelly, qui travaille sur les conditions de vie des esclaves à l'époque coloniale, a permis de développer un nouvel axe de recherches dont la prospection de A. Dawson est une première illustration. Un projet de PCR sur ce thème incluant la Martinique et des chercheurs d'autres universités américaines (péto-archéologues, chimistes) sera très probablement concrétisé en 2004, sur le thème de la production et des échanges de céramique aux Antilles.

Dans le même registre, une expérience pilote d'atlas du patrimoine est actuellement en cours sur la Ville d'Art et d'Histoire de Basse-Terre en collaboration avec le service régional de l'inventaire et le CAUE. Ce travail de croisement des données de la carte archéologique et des dossiers inventaire sur le SIG Arcview, est destiné à la production de cartes et d'analyses spatiales multiples.

Sur le plan institutionnel, la coopération positive qui caractérise les relations avec le service archéologique du Conseil Régional a conduit à de nouveaux partenariats qui seront concrétisés essentiellement en 2004, notamment en matière d'exposition.

Avec le Conseil Général, une collaboration nouvelle

s'est engagée cette année qui a abouti à la réalisation d'une campagne de moulages, aux fins de conservation préventive, de l'ensemble des pétroglyphes du Parc des Roches Gravées, propriété du département, et de divers chantiers archéologiques. Au musée départemental d'archéologie précolombienne Edgar Clerc, actuellement fermé pour travaux, on saluera la création d'un service pédagogique dynamique.

Avec le Rectorat, une concertation s'est engagée pour définir un programme de manifestations et d'outils pédagogiques qui devraient être opérationnels en 2004.

■ Valorisation et protection

Dans ce domaine l'année 2003 restera marquée par la tenue d'une Corephae thématique consacrée aux pétroglyphes de Guadeloupe. Répondant à une demande de la collectivité régionale, celle-ci a permis de proposer au classement six ensembles de roches gravées répartis sur l'ensemble de l'archipel (Grande Terre, Basse-Terre, Saint-Martin). Au total, ce sont 26 roches et un abri comptant plus d'une centaine de gravures, ainsi que quelques polissoirs qui seront protégés. Le programme incluait le site exceptionnel de la cavité à pétroglyphes du Moule découvert quelques semaines plus tôt par C. Stouvenot.

La tenue du XX^e congrès de l'association internationale d'archéologie de la Caraïbe (AIAC) à Santo Domingo en République Dominicaine, a été l'occasion de présenter un panorama étoffé des recherches régionales. Les contributions relatives à la Guadeloupe ont représenté à elles seules 10% des communications (12 sur 117) et ont impliqué 13 auteurs.

Un débat radiophonique entièrement consacré à l'archéologie a eu lieu en avril sur Radio France Outremer et diverses interventions dans la presse écrite ou télévisée ont contribué à mieux faire connaître au grand public l'action des archéologues.

■ Dépôts archéologiques

L'aménagement du dépôt du Moule s'est poursuivi cette année avec la réfection des salles de travail et la création d'une petite unité d'hébergement. Le rangement fonctionnel des collections a nécessité de nombreux jours de travail. Ces opérations ont été l'occasion de constater d'inquiétants problèmes de stockage à long terme. Les sachets plastiques utilisés montrent, en effet, une désagrégation extrêmement rapide, parfois inférieure à 5 ou 6 ans. Beaucoup de vestiges ont dû être re-conditionnés. Il en a souvent été de même pour les étiquettes en papier. Des solutions durables à ces problèmes de vieillissement sont actuellement testées. Les dégâts occasionnés par les rongeurs semblent en revanche à peu près solutionnés. A Saint-Martin, le projet de construction d'un dépôt de fouille attachant au musée de Marigot devrait aboutir en 2004.

■ Perspectives 2004

En matière de carte archéologique, outre l'édiction de zonages archéologiques qui sera le principal chantier de l'année, un effort sera fait pour développer les prospections-inventaires par le biais notamment d'une opération financée dans le cadre du Docup 2000-2006. Elle devrait concerner deux zones à fort potentiel archéologique parmi les plus touchées par la pression urbaine et l'aménagement du territoire, le sud Basse-Terre et le sud Grande-Terre.

Les chantiers de fouilles programmés ouverts en 2003 seront reconduits et leur nombre sera augmenté grâce à une action volontaire menée auprès de chercheurs au cours de l'année 2003. Le service a, en effet, contacté plusieurs spécialistes pour intervenir en Guadeloupe sur des opérations portant parfois sur des thèmes totalement novateurs aux Antilles comme les mines et carrières à l'époque coloniale, un site d'exécution de royalistes datant de la période post-

révolutionnaire ou une grotte sépulcrale précolombienne. De même, de nouveaux programmes vont être initiés sur des séries anciennes issues de fouilles en particulier coloniales, ou réactivés comme celui en sommeil depuis plusieurs années sur les indigoteries.

Un effort particulier sera fait dans le domaine des aides à la préparation de publications, en particulier pour le site précolombien de Baie Orientale à Saint-Martin. Ces opérations permettent notamment d'achever les études de mobilier que la prodigalité des gisements ne permet pas dans la plupart des cas de traiter intégralement au moment du rapport. La publication scientifique des résultats de fouilles reste le chantier prioritaire des années à venir.

Antoine CHANCEREL
Conservateur régional de l'archéologie

Précolombien

Résultats scientifiques significatifs

2 0 0 3

Parmi les principaux résultats enregistrés cette année, on retiendra ceux du PCR sur les paléo-environnements et les occupations précolombiennes de Saint-Martin. Celui-ci commence à fournir un référentiel paléo-climatique solide, exploitable à l'échelle des îles du nord et des Petites Antilles. L'identification de ruptures paléo-environnementales marquées dans les sédiments lagunaires de cette île ouvre de nouvelles pistes pour expliquer la succession des cultures et paraît valider un certain déterminisme climatique. Les sondages réalisés dans deux étangs différents présentent des résultats cohérents entre eux qui valident l'existence de grandes phases, la première couvrant toute la période pré-céramique, la seconde la période saladoïde jusque vers le X^e siècle et la dernière du post-saladoïde jusqu'à actuel.

Les recherches portant sur la période pré-céramique ont progressé cette année encore avec la découverte, puis le diagnostic, d'un site stratifié exceptionnel conservé dans le cordon sableux de la plage de Baie Rouge à Saint-Martin. Il se caractérise par une succession de niveaux étagés sur plus de deux mètres d'épaisseur marqués par des concentrations lenticulaires de vestiges principalement coquilliers. Des concentrations mono-spécifiques dans certains niveaux et des structures de combustion ont été observées.

Un diagnostic urbain rue Schoelcher à Basse-Terre a amené la découverte totalement inattendue d'un site précolombien à près de 2 m de profondeur. Implanté au pied d'un morne dans un contexte topographique tout à fait semblable à celui voisin de la cathédrale, il a été fossilisé par des colluvions avant d'être recouvert par la ville coloniale au début du 18^e siècle. Un niveau dépotoir d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur, très riche en restes de crabes, a été observé au dessus du sol d'origine. Le mobilier très abondant et bien conservé se rapporte à un Saladoïde ancien.

Pour les phases post-saladoïdes, la fouille effectuée sur l'îlet du Gosier a livré un ensemble se rapportant pour l'essentiel au Troumassoïde. Les vestiges ont été retrouvés dans un dépotoir non stratifié superposé à un dépôt de tempête. Ce dernier remanie des vestiges et indique un ancien rivage vraisemblablement pré-troumassoïde. Une nouvelle sépulture d'adulte particulièrement bien conservée a été étudiée.

Enfin, dans le cadre d'un programme portant sur les cavités naturelles, plusieurs découvertes se rapportant à des occupations précolombiennes ont été effectuées.

La plus spectaculaire est évidemment celle d'une cavité au Moule à l'intérieur de laquelle ont été identifiés plus d'une dizaine de pétroglyphes. Les figurations qui ont été réalisées aux dépens de concrétions (stalactites et stalagmites) semblent associées à deux vasques pouvant recueillir les eaux pluviales. A Capesterre de Marie-Galante, une grotte funéraire a été découverte et à l'abri des Mornes de Lake à Saint-Martin, un sondage a révélé l'existence d'une occupation post-saladoïde.

Colonial

Pour la période coloniale, on retiendra surtout les résultats de la fouille du village d'esclaves de la Mahaudière à Anse-Bertrand. L'exploration de plusieurs cases maçonnées et des espaces qui les séparent a révélé l'existence d'une série de trous de poteau dont l'organisation demeure encore peu lisible mais qui appartiennent à une phase ancienne du site attribuable au 18^e siècle. Une stratigraphie a parfois été observée et il semble que le site ait été profondément remanié au cours du 19^e siècle lors de l'installation des cases à soubassement en pierre.

Une trouvaille un peu équivalente a été réalisée lors d'un diagnostic à Gosier, Dampierre, où sont apparus des trous de poteau organisés dessinant peut-être des bâtiments.

Enfin, les relevés de graffitis du Fort Fleur d'Épée à Gosier construits dans les années 1760 ont permis de recenser une importante série de dessins et de gravures relatifs à la vie de garnison. Ils se composent principalement de grands bateaux à voile, de personnages parfois en uniforme, d'éléments d'architecture et d'inscriptions diverses.

Antoine CHANCEREL

Trois personnes participent quotidiennement à l'élaboration de la carte archéologique et à la gestion des données documentaires (M.-A. Paulet-Locard, C. Stouvenot et T. Yvon).

Environ 50 journées sur le terrain destinées à des prospections ou à des vérifications ont été réalisées en 2003. Plusieurs sites importants ont été découverts à ces occasions. L'intégration des données documentaires, mises à part quelques exceptions, a été limitée cette année au dépouillement des rapports de fouille. Au total 228 entités archéologiques nouvelles ont été intégrées à la base de données Patriarche qui se répartissent comme suit : 98 précolombiennes, 51 historiques, 4 indéterminées et 67 entités créées automatiquement lors du transfert des sites à niveaux multiples de l'application Dracar à Patriarche (ces dernières nécessitant une mise à jour).

Les sites les plus remarquables découverts en 2003 sont :

- Aéroport de Baillif (Saladoïde)
- Collège de Baillif (Saladoïde)
- Roche gravée de la Rivière du Grand-Carbet (Amérindien, Capesterre Belle-Eau, découverte lors des travaux de construction de la déviation de la RN1)
- Abri à pétroglyphes (Amérindien, Le Moule)
- Anse des Rochers (Post-Saladoïde, Saint-François)
- Polissoir de l'Anse des Rochers (Saint-François)
- Rue Schoelcher (Saladoïde, Basse-Terre)
- Etang Rouge (Précéramique, Saint-Martin)
- Saline d'Orient (Précéramique, Saint-Martin)
- Grotte sépulcrale de Cadet (Amérindien, Capesterre de Marie-Galante)
- Congo (Post-saladoïde, Sainte-Anne)
- Plage de Bois-Jolan 2 (Post-saladoïde, Sainte-Anne)
- Anse Pinau (Post-saladoïde, Saint-Louis de Marie-Galante)
- Anse Chapelle (Saladoïde, Saint-Louis de Marie-Galante)
- Sud Point 207 (Post-saladoïde, La Désirade)
- Palais Sainte-Marguerite (Saladoïde - Post-saladoïde, important site connu par Edgar Clerc, mais dont la localisation avait été perdue : il a été retrouvé sur les indications de Mario Mattioni qui y avait effectué des sondages)

Cette liste montre que de nombreuses découvertes restent à faire en Guadeloupe. On doit noter que de nouveaux contextes de gisements ont été découverts pour la période précéramique. Ainsi, le site d'Etang Rouge conservé dans l'épaisseur de l'épais cordon sableux littoral n'a pu être détecté qu'à la faveur de terrassements profonds. La plupart des sites ont été découverts par les agents du service, les informations provenant de personnes extérieures restant comme les autres années extrêmement rares.

L'application informatique Patriarche est rentrée dans sa phase de croisière. L'outil est utilisé quotidiennement et permet d'envisager son application à des travaux de documentation ou d'analyse scientifique, par exemple sur l'occupation du territoire à telle ou telle période.

Dans la perspective de l'élaboration de zonages archéologiques destinés à permettre aux communes d'intégrer le patrimoine archéologique dans leurs projets d'aménagement du territoire, il était important de disposer des fonds cadastraux numérisés. Sous l'égide du Préfet de Région a été créé un groupe inter-administratif de mise en commun des fonds SIG dénommé le PICAE (Pôle Interministériel Construction Aménagement Environnement). La DRAC a finalement pu rejoindre ce groupe en fin d'année. Les conséquences sur l'amélioration de l'outil SIG du service sont considérables puisque de nombreux fonds numériques (cadastres, zones protégées, orthophotoplan, etc) sont maintenant disponibles. Les modalités de la mise à disposition des données sont régies par une charte signée par les partenaires (DDE, DSF, DAF, DIREN, INSEE, ONF, PNG, DSDS, DRIRE, SDAP, DRAC) qui fixe les protocoles techniques d'échange.

Toujours en vue de ces zonages, un travail de validation des données de la carte archéologique (vérification sur le terrain de la localisation et de la géométrie des sites et des indices de sites) a été réalisé pour 5 communes de la Guadeloupe (sur 34). Les premiers arrêtés de zonages et de seuils par commune pourront être opérationnels en 2004 suivant un même protocole pour toute la Guadeloupe.

Christian STOUVENOT

GUADELOUPE

Tableau de présentation générale des opérations autorisées

BILAN SCIENTIFIQUE

2 0 0 3

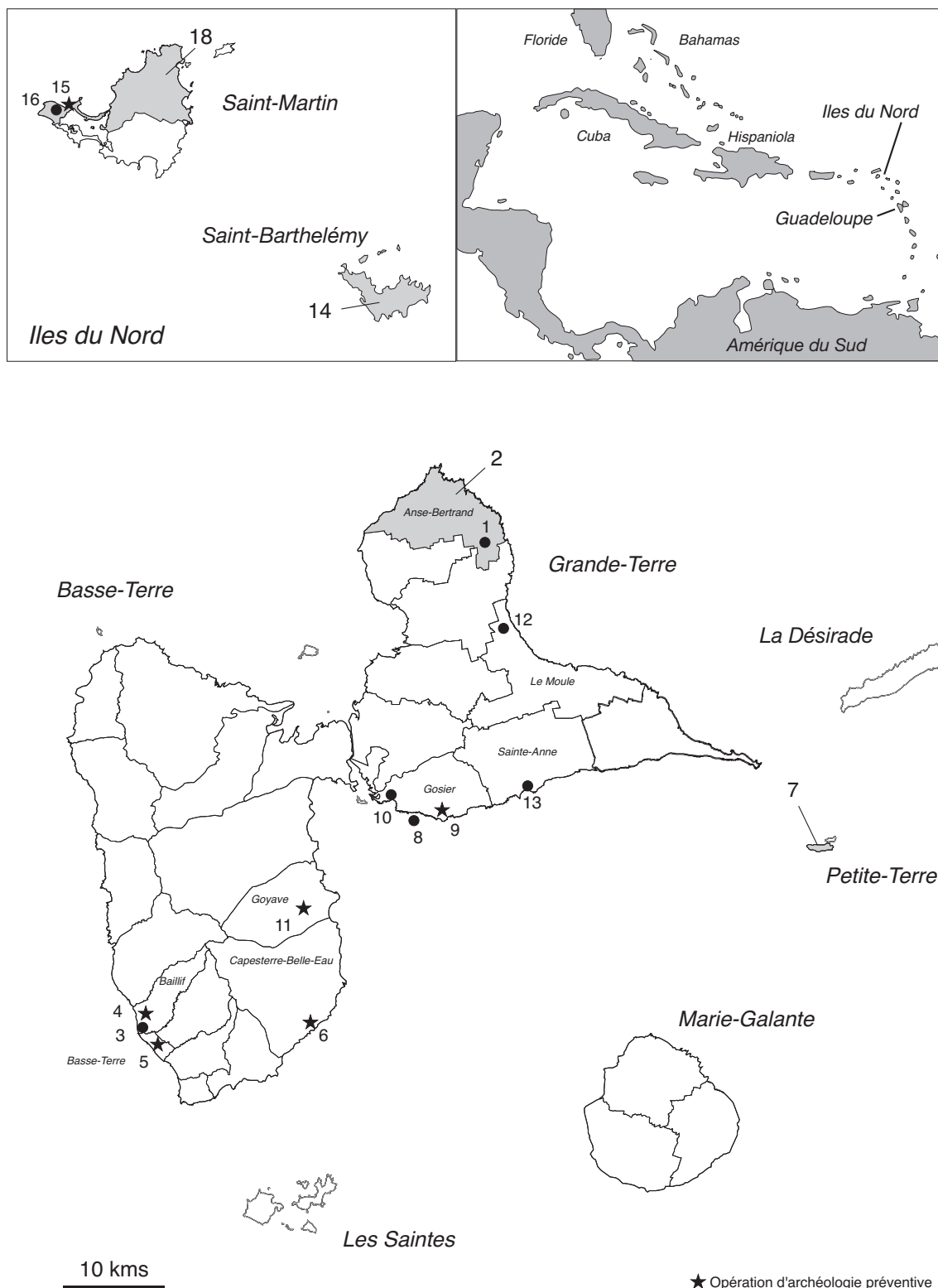
	2002
DIAGNOSTICS (EV)	5
SONDAGES (SD)	3
FOUILLES PROGRAMMEES (FP)	2
PROSPECTIONS THEMATIQUES (PT)	2
PROSPECTIONS-INVENTAIRES (PT)	2
RELEVES D'ART RUPESTRE (RE)	2
PROJET COLLECTIF DE RECHERCHE (PC)	1
TOTAL	17

GUADELOUPE

BILAN SCIENTIFIQUE

Carte des opérations autorisées

2 0 0 3



GUADELOUPE

Tableau des opérations autorisées

BILAN SCIENTIFIQUE

2 0 0 3

N°	Commune, lieu-dit	Responsable	Type	Epoque	DFS
1	ANSE-BERTRAND, La Mahaudière	Kenneth KELLY (SUP)	FP	COL	1
2	ANSE-BERTRAND, Toute la commune	Audrey DAWSON (SUP)	PT	COL	1
3	BAILLIF, Aéroport départemental	Tristan YVON (SDA)	SD	PRE	1
4	BAILLIF, Collège Rue Jean Jaurès	Dominique BONNISSENT (INR)	EV	MUL	1
5	BASSE-TERRE, Rue Schoelcher	Christine ETRICH (INR)	EV	MUL	1
6	CAPESTERRE B/EAU, Riv. Grand Carbet (autorisation 2002)	Assumptió TOLEDO I MUR (INR)	SU	PRE	1
7	DESIRADE, Petite Terre	Christian STOUVENOT (SDA)	PI	MUL	0
8	GOSIER, Ilet du Gosier	Thomas ROMON (BEN)	FP	PRE	1
9	GOSIER, Dampierre, lot. Azurée I	Christine ETRICH (INR)	EV	MUL	1
10	GOSIER, Fort Fleur d'Épée	Vincent CARPENTIER (INR)	RE	COL	0
11	GOYAVE, Bonfils	Christine ETRICH (INR)	SD	-	1
12	MOULE, Abri à pétroglyphes	Christian STOUVENOT (SDA)	RE	PRE	1
13	SAINTE-ANNE, Caserne des pompiers	Christian STOUVENOT (SDA)	SD	PRE	0
14	SAINT-BARTHELEMY, Toute la commune	Marie Armelle PAULET-LOCARD (SDA)	PI	MUL	1
15	SAINT-MARTIN, Etang Rouge lot 401	Dominique BONNISSENT (INR)	EV	PRE	1
16	SAINT-MARTIN, Abri des Mornes de Lake	Dominique BONNISSENT (INR)	SD	PRE	0
17	Cavités Naturelles de Guadeloupe	Christian STOUVENOT (SDA)	PT	PRE	1
18	Paléo-environnements et occupations précolombiennes à Saint-Martin	Dominique BONNISSENT (INR)	PC	PRE	1

1 : rapport rendu au service. 0 : rapport non encore rendu.

La seconde campagne de fouilles sur le village d'esclaves de l'ancienne habitation sucrerie de La Mahaudière s'est déroulée pendant six semaines de mai à juillet 2003. Elle avait pour objectifs principaux :

- d'ouvrir des sondages sur une plus grande superficie à l'intérieur et à l'extérieur de plusieurs cases préalablement identifiées et fouillées en 2002,
- de compléter le plan du site en utilisant un théodolite à laser,
- de définir les limites du village d'esclaves,
- de créer une base de données interrogeable sur les artefacts trouvés lors des deux campagnes,
- et enfin d'élaborer une séquence chronologique des céramiques présentes.

Ces travaux visent à établir la chronologie de l'occupation du site et à caractériser les structures visibles. Une attention particulière a été portée aux différences éventuelles entre l'intérieur des cases et les espaces de séparation pour rechercher des différences d'activités. L'une des découvertes les plus marquantes de la campagne a cependant été celle de très nombreux trous de poteau entre les vestiges des cases visibles ainsi qu'à l'intérieur de celles-ci sous leur niveau de sol aménagé. Cette découverte démontre que le village d'esclaves a été reconstruit à plusieurs reprises sur le même site.

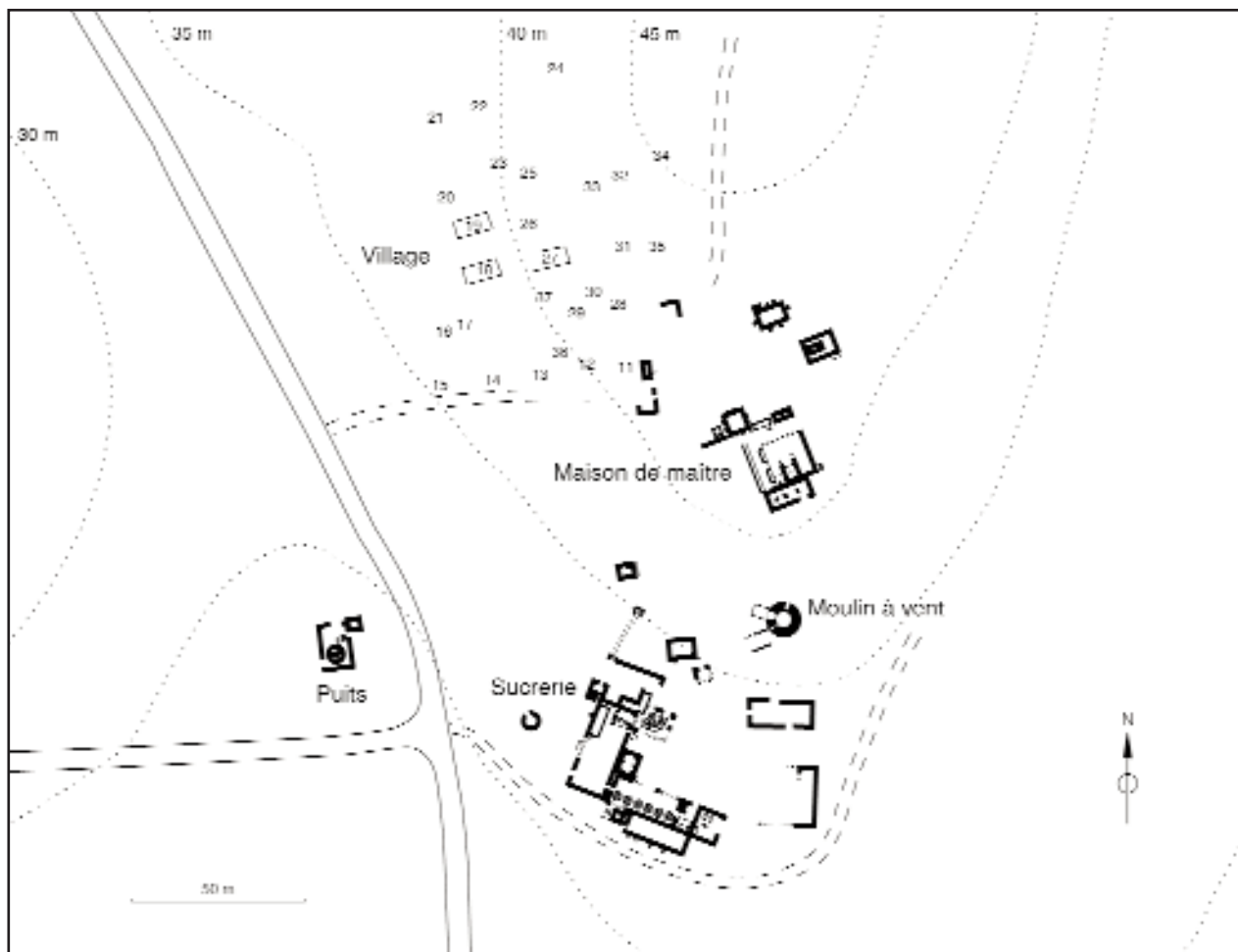
Le site du village se trouve sur le versant ouest d'une ligne de crête à l'extrémité sud de laquelle sont conservés le moulin à vent et le complexe industriel de cette plantation sucrière importante datée des 18^e et 19^e siècles. Le site surplombe des champs de canne à sucre à l'ouest, au sud et à l'est. Une première prospection du site en 2001 a permis d'identifier de nombreux artefacts des 18^e et 19^e siècles (verre, céramique) suggérant des dépôts d'ordures provenant du village d'esclaves. Une confirmation de l'hypothèse de la présence du village dans cet endroit a été apportée par la reconnaissance de plates-formes construites perpendiculairement à la pente pour créer des emplacements plats où construire les cases d'esclaves (appelées ici locus). Outre ces plates-formes subsistaient des vestiges de fondations en maçonnerie d'au moins huit cases disposées de façon

régulière sur le site. Le village d'esclaves est installé sur le flanc d'un coteau recouvert d'une terre peu profonde, et donc mal adaptée à l'agriculture, et sous le vent de la crête à l'abri des brises quasi constantes venant de l'est. Tel qu'il est, ce site protégé est très avantageux pendant les tempêtes car il réduit la probabilité que les habitations peu solidement construites des esclaves ne s'envolent.

Pendant la campagne de fouilles de 2002, des sondages préliminaires furent ouverts à plusieurs endroits sur la colline. Parmi ces sondages, nous avons choisi le locus 18 pour des études supplémentaires. Ce locus comprend les vestiges en maçonnerie les mieux préservés. En 2002, nous avons ouvert un seul sondage de 2 m² dans le coin intérieur nord-ouest de la structure afin de vérifier comment elle était construite et retrouver du mobilier datable associé à son occupation. Nous avons trouvé un foyer en pierre placé dans le coin du bâtiment sur un sol préparé de chaux écrasée. Les artefacts trouvés dans les couches situées au-dessus et en dessous de ce sol préparé, ainsi que dans le foyer, fournissent des dates comprises entre le début et le milieu du 19^e siècle. Dans la partie nord-est du sondage, la fouille a été conduite jusqu'au substratum. Sous le sol préparé, les murs en maçonnerie atteignent presque le substratum où ils étaient associés à des artefacts plus anciens, dont certains du 18^e siècle. C'est cette association qui nous a conduits à ouvrir cette année des sondages supplémentaires dans ce locus. De plus, comme dans le locus 19 voisin, le mur de fondation sud était visible à la surface et on a choisi de placer des sondages dans cette zone facilement délimitée entre les locus 18 et 19.

Méthode de fouille

En préalable à la fouille, un carroyage rapporté aux coordonnées UTM a été établi sur toute la superficie du site, pour situer chaque point et chaque vestige avec précision. Les fouilles se concentrent dans trois zones principales du site : à l'intérieur du bâtiment du locus 18, entre le locus 18 et le locus 19 (la "cour") et



Anse-Bertrand, La Mahaudière

Plan général de l'habitation sucrerie (d'après E. Mare 1998 inédit).
Numéros 11 à 37 : emplacements des locus repérés

dans l'angle sud-est du locus 19. Chaque sondage est réalisé manuellement, à l'aide de truelles, pelles, pinces, brosses et d'autres petits outils. Tous mesurent 1 m² et sont creusés par couche de 10 cm de profondeur. Tout le matériel est récupéré et le sédiment est tamisé à 3 mm pour une collecte optimale des artefacts. Chaque sondage est creusé jusqu'au substratum et toute anomalie de couleur ou de texture est enregistrée. Des photos et des relevés stratigraphiques sont effectués systématiquement dans chaque sondage. Au total, 38 m² ont été ouverts, dont 11 m² à l'intérieur et le long du locus 18, 6 m² à l'intérieur et le long du locus 19, et 21 m² dans la zone de la cour entre les locus 18 et 19.

Le locus 18

Neuf sondages sont placés à l'intérieur de la structure dans le but d'en reconnaître le plan et de déterminer la chronologie de sa construction. Un sondage supplémentaire est placé à l'extérieur du mur nord et un autre à l'ouest, en aval du bâtiment, pour reconnaître d'éventuels dépôts d'ordures.

En 2002, un sondage de 2 m² avait révélé l'angle nord-ouest du bâtiment dont le mur nord était clairement identifiable contrairement au mur sud. En

2003, deux sondages sont creusés pour essayer d'identifier l'angle sud-est. Un sol préparé est identifié, à peu près au même niveau que celui trouvé en 2002. Au-dessous, un trou de poteau de 25 cm de diamètre était creusé dans le substratum calcaire.

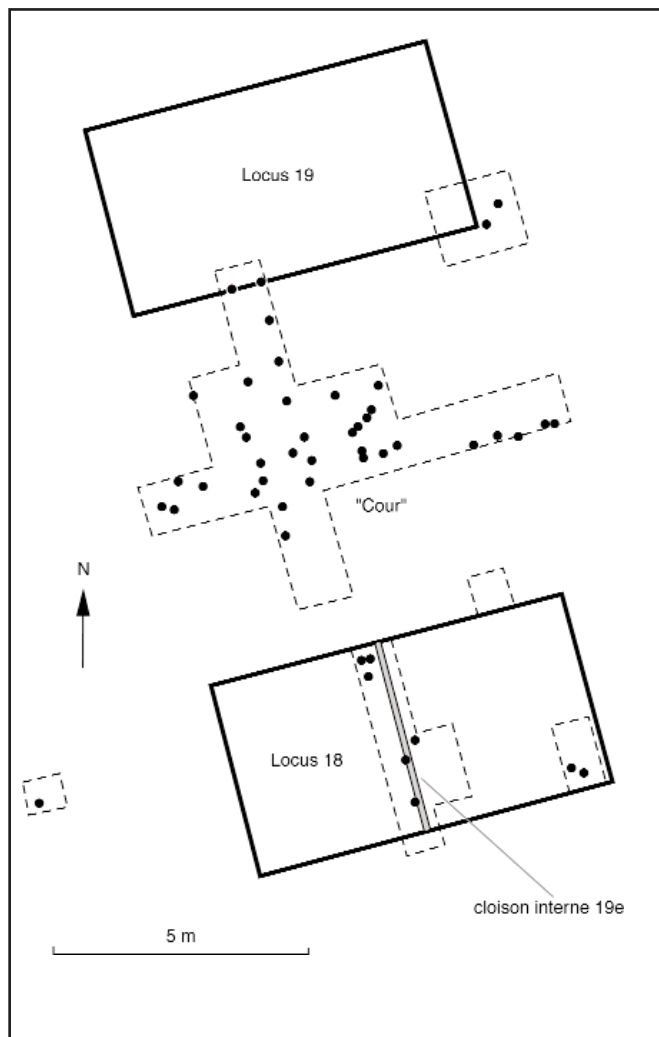
Au centre du locus, une tranchée de sondages de 5 m de longueur est ouverte afin de déterminer avec précision les dimensions nord-sud du bâtiment et d'analyser l'utilisation de l'espace intérieur. Cette série de sondages a permis de trouver le mur sud ainsi qu'une cloison inattendue qui divise le bâtiment en deux. Cette cloison est antérieure au sol préparé qui la recouvre mais n'est pas liée aux murs extérieurs. Sous le sol préparé, on trouve des traces possibles d'un foyer mais son association avec les murs en maçonnerie est incertaine. En continuant à fouiller sous le sol préparé, on a trouvé au moins cinq trous de poteau supplémentaires creusés dans le substratum calcaire, dont trois sous la cloison et un sous le mur nord extérieur, ce qui montre clairement que les trous de poteau datent d'avant la construction de la structure en maçonnerie.

Un dernier sondage est implanté à environ 6 m à l'ouest, à l'extérieur du bâtiment, afin de reconnaître un éventuel dépôt d'ordures dans cet endroit propice. Cette fouille a mis au jour un trou de poteau creusé

dans le rocher mais aucune indication incontestable de dépôt d'ordures.

On peut alors reconstituer pour ce locus au moins trois phases distinctes :

- au 18^e siècle, avant la structure en maçonnerie, une construction avérée par des trous de poteau, un foyer et des objets datant de la fin du 18^e siècle,
- durant la première partie du 19^e siècle, un aménagement des structures en maçonnerie,
- postérieurement, la création du sol préparé et de la cloison qui constituent un réaménagement de la structure en maçonnerie.



Anse-Bertrand, La Mahaudière

Plan du secteur des locus 18 et 19. Murs maçonnés du 19^e siècle en noir plein, contour de fouille en tiretés ; trous de poteau en rond noirs, certains sous les maçonneries

La "cour"

Entre les locus 18 et 19, plusieurs sondages sont ouverts totalisant 21 m² afin de rechercher des zones d'activités extérieures et d'autres traces d'habitations de la phase ancienne. Une tranchée est-ouest de 10 m

de long est implantée, recoupée par une autre perpendiculaire de 6 m afin de mieux observer la nature des dépôts. Toutefois, dans cette zone la stratigraphie n'est pas clairement différenciée, avec en moyenne 30 cm de terre contenant des artefacts, au-dessus du substratum. Il semble de façon générale que les niveaux les plus bas contiennent les artefacts les plus anciens, suggérant que les couches n'ont pas été mélangées de façon significative. On ne trouve aucune zone d'activités clairement définie dans cette cour, mais il est possible qu'une analyse plus fine de certaines densités d'artefacts révélerait des concentrations d'objets jusqu'alors invisibles. Une anomalie anthropique linéaire, s'étendant de l'est à l'ouest apparemment raclée dans le substratum, est reconnue. Elle n'est pas continue mais est visible sur une longueur de 7 m.

La découverte la plus surprenante dans ces 21 m² est la présence d'au moins 26 trous de poteau. Le fait que plusieurs trous étaient disposés deux par deux très près l'un de l'autre suggère que des poteaux pourris ont pu être remplacés par des neufs. Les trous creusés font 15 cm de diamètre en moyenne et descendent environ de 40 cm dans le substratum. A une ou deux exceptions près, la terre de remplissage de ces trous de poteau ne contenait aucun objet.

Le locus 19

Les 6 m² de sondages implantés dans ce locus se répartissent en deux zones distinctes : 2 m² par dessus le possible mur de fondation sud et 4 m² dans la zone où était attendu l'angle sud-est (par extrapolation avec celui du locus 18).

Les sondages près du mur sud mettent au jour celui-ci et révèlent qu'il n'y pas de sol préparé comme dans le locus 18. La structure n'était pas aussi solidement construite et il semble qu'elle n'ait pas non plus bénéficié de reconstruction ni du même maintien. Il est clair que cette structure en maçonnerie date du 19^e siècle car le mur de fondation sud recouvre partiellement un trou de poteau creusé directement dans le rocher. Le sondage de 4 m² révèle une concentration de blocs de la taille utilisée pour les fondations et qui sont probablement associés à l'angle sud-est. Toutefois, le mur de fondation n'est pas aussi clairement défini que celui du locus 18. Deux trous de poteau creusés dans le substratum ont également été découverts.

Le mobilier

Les fouilles de la campagne 2003 fournissent une gamme variée d'objets. En général, comme en 2002, les objets du 18^e siècle sont plus rares et peu variés, comparativement à ceux du 19^e siècle beaucoup plus abondants et divers. Cette évolution dans la culture matérielle reflète des transformations dans la vie des esclaves avant la Révolution et au cours des années suivant la rétablissement de l'esclavage avant son abolition définitive. Les objets le plus souvent trouvés sur le site de la Mahaudière sont associés à la

préparation, à la consommation et à la conservation de la nourriture, tels que les tessons de céramique et les éclats de bouteilles en verre. D'autres catégories, plus rares comprennent trois hoes en fer, trois hameçons et un sceau en plomb, auxquels s'ajoutent sept "billes" en argile, un jeton en terre cuite et 273 morceaux de fourneaux ou de tuyaux de pipe en kaolin. On trouve aussi des objets associés à l'habillement et des bijoux ou des objets personnels : 93 boutons en os, nacre, verre et métal ; des perles diverses (97 en verre filé, enroulé ou moulé et 3 en corail) ; quatre médailles religieuses et une croix. On trouve aussi des objets associés à la couture comme deux aiguilles et deux dés à coudre.

Heather GIBSON (doctorante à l'Université de Syracuse) développe une base de données sur les objets, en particulier la céramique, afin de pouvoir élaborer un référentiel chronologique et morphologique des tessons. Cet outil sera d'une grande utilité pour l'archéologie des Antilles françaises et pour établir des comparaisons avec d'autres îles de la Caraïbe mais aussi avec l'Europe et les États-Unis.

Peggy BRUNACHE (doctorante à l'Université du Texas) poursuit l'analyse des vestiges archéologiques et botaniques en faisant des essais de flottation. Ces essais pourraient fournir des informations plus précises sur l'alimentation des esclaves aux différentes périodes.

Conclusion

La présence d'objets en grand nombre datant de la période historique montre qu'il y avait des habitations

d'esclaves à La Mahaudière dès la fin du 18^e siècle et peut-être avant. Le fait que d'après les habitants du hameau voisin de Campêche, le village des travailleurs de La Mahaudière existait encore jusque dans les années 1940, rappelle que l'histoire (récits, documents) peut être un atout important pour l'archéologie. Le nombre restreint d'objets datant du 18^e siècle suggère que les esclaves à cette période étaient matériellement très démunis, comme le faisaient déjà apparaître les données de la prospection de 2001 et les fouilles de 2002.

Les objets du 19^e siècle sont beaucoup plus nombreux et démontrent la présence sur l'île de produits fabriqués en usine tels que céramiques, bouteilles, etc. La provenance de ces objets n'est pas claire. Faisaient-ils partie des gages des esclaves ou les esclaves avaient-ils la possibilité de se les acheter ? Les documents historiques disponibles suggèrent qu'après la Révolution, il existait un système de commercialisation assez bien développé utilisé par les esclaves et que ce développement venait en partie des "négociations" qui ont eu lieu après la restauration de l'esclavage en Guadeloupe. Étant donné le grand nombre de verres à pied et d'autres objets plus raffinés il est possible que les esclaves achetaient ces objets eux-mêmes car ils ont été retrouvés en trop grand nombre pour avoir été simplement rejetés par la maison de maître.

La plus grande surprise de cette campagne de fouille est le grand nombre de trous de poteau découverts qui démontre qu'avant la construction des structures en maçonnerie du 19^e siècle, la colline était déjà densément occupée. Il n'est pas vraisemblable que



Anse-Bertrand, La Mahaudière

Cloison interne du locus 18. Vue vers le nord et trous de poteau sous-jacents

ces trous de poteau soient simplement des vestiges de clôture ou de palissade associés aux structures en maçonnerie car ils apparaissent sous le niveau des structures, parfois sous les murs eux mêmes. Le fait que plusieurs trous étaient disposés par deux et très près l'un de l'autre suggère des phases de réfection. Les poteaux servaient de piliers pour la construction de cases en gaulettes (c'est-à-dire en bois tressé enduit de terre), moins solides que les structures en maçonnerie postérieures. A une ou deux exceptions près, la terre des trous de poteau ne contenait aucun objet (un ou deux artefacts pour une quarantaine de trous), ce qui suggère que ces trous ont été creusés (et utilisés) au début de l'établissement du village, avant qu'il n'y ait eu une accumulation importante d'objets sur le site. Il va de soi que ces trous datent de la première occupation du village sur la colline, sans quoi ils

auraient piégé un nombre d'objets plus important. L'organisation de ces trous est encore conjecturale. Il est clair qu'ils ne sont pas disposés de façon régulière et donc que leur arrangement diffère de celui des bâtiments du 19^e siècle. Leur disposition des trous suggère que les poteaux étaient disposés en plusieurs rangées rectilignes. Il est toutefois indispensable d'explorer une plus grande superficie du site afin de pouvoir mieux comprendre leur organisation et délimiter ainsi les structures clairement. Néanmoins, on peut déjà confirmer que cette disposition est moins ordonnée et moins régulière que celle des structures postérieures et que celles-ci étaient implantées différemment sur la colline - c'est-à-dire en biais et non en rangées disposées dans le sens de la pente.

Kenneth KELLY



Anse-Bertrand, La Mahaudière

Vue de la cour montrant les trous de poteaux dans le substratum

ANSE-BERTRAND Toute la commune

COLONIAL

Une prospection thématique sur les habitations sucreries de la commune d'Anse-Bertrand a été réalisée pendant l'été 2003. Elle a porté sur 56 sites. Le but de cette recherche est de reconnaître comment (et pourquoi) les habitations ont été implantées et comment s'est créé le paysage culturel dans les Antilles françaises.

Pour déterminer la disposition des habitations, la méthode retenue consiste à utiliser un système d'informations géographiques (SIG) pour superposer des polygones de Thiessen [qui sont un des modèles de localisation en géographie humaine les plus couramment utilisés, *ndlr*] à la carte de l'Institut Géographique National (IGN) de 1988 afin de créer

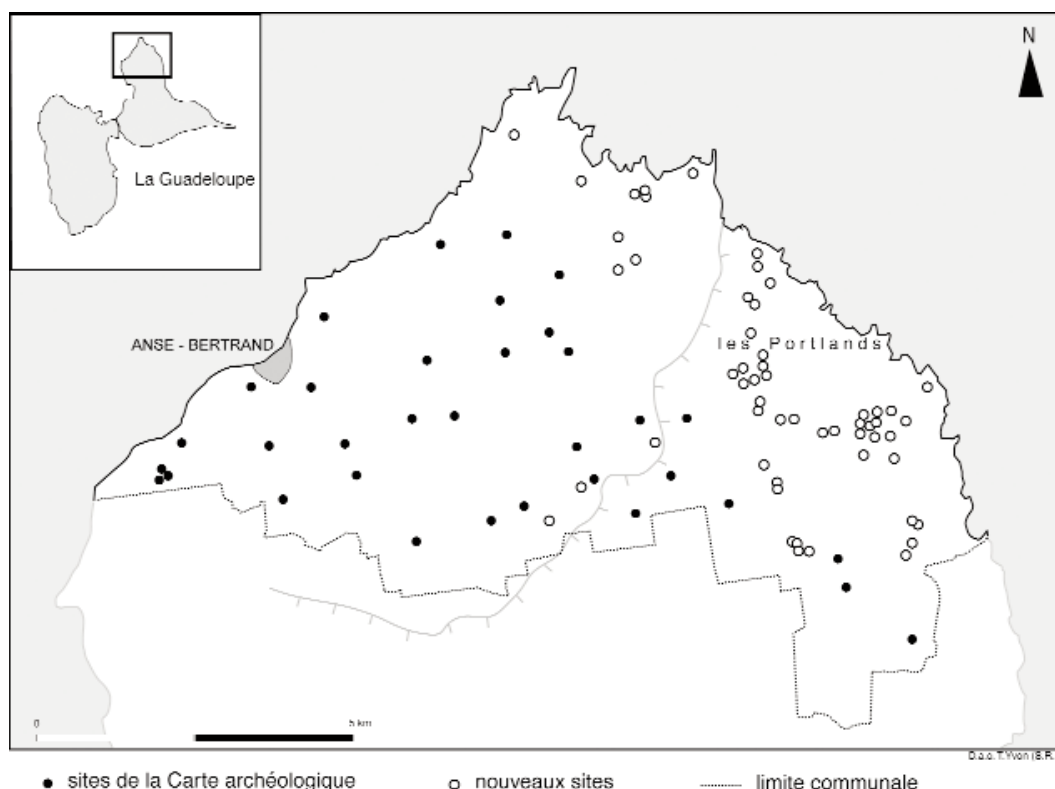
une distribution idéalisée de la superficie des habitations sucrées, en prenant pour hypothèse que le moulin est placé au centre de celle-ci. Puis, ce modèle idéalisé est comparé avec la distribution actuelle des habitations figurées sur une carte historique du 18^e siècle - la Carte des Ingénieurs du Roi (CIR) pour observer les différences pouvant exister dans les limites et la superficie des habitations. Une mission de prospection a donc été nécessaire pour trouver un nombre important d'habitations et pouvoir construire les polygones de Thiessen.

■ La prospection

La première source consultée a été la Carte archéologique du service régional de l'archéologie qui constitue un inventaire topographique des découvertes archéologiques. Commencé au milieu des années 1990, elle contient des informations plus ou moins détaillées sur tout site archéologique connu dans chaque commune. Actuellement pour la commune d'Anse-Bertrand, sont enregistrés 74 sites, dont 25 préhistoriques et 49 historiques. Ces premières informations ont permis de cibler la prospection dans certaines régions où l'on avait jusqu'à présent noté très peu de sites. De plus, certains sites marqués sur la Carte des ingénieurs du

Roy et qui n'étaient pas enregistrés dans la carte archéologique ont été localisés.

Pendant les six semaines de la prospection, effectuée avec Cécile Lomer Kelly, les traces d'habitations ont été recherchées. Avant chaque sortie la CIR était comparée avec la carte IGN afin de trouver une localisation approximative et souvent un chemin d'accès. Après quelques sorties, Madame Kelly suggéra que la présence de certaines plantes dans le paysage pourrait indiquer la présence de vestiges d'habitations. Il s'agissait de deux types de plantes, les arbres exotiques et fruitiers, et les plantes habituellement cultivées autour des maisons créoles. Ainsi, la présence de *Ficus benghalensis* - figuier venant des Indes qui pousse dans la terre rocailleuse, souvent dans les décombres - indiquait presque toujours la présence d'une fondation ; de même, *Sanservieria trifasciata* - plante dont les feuilles sont en forme de lance, et qui est utilisée pour la fabrication de corde - se rencontrait souvent sur les sites présentant une dispersion importante d'objets. D'autres plantes comme les fruitiers (cajou, mangue, tamarin, goyave), les gommiers rouges *Bursera simaruba* utilisés par les amérindiens pour faire leurs pirogues, l'Aloe vera, l'agave, le yucca et les cocotiers nous ont aidé à trouver des sites. Sur un site figuraient quatre rangées de cocotiers alignés en forme de L.



Anse-Bertrand

Sites coloniaux déjà recensés dans la carte archéologique (en noirs)
et découverts lors de la prospection (en blancs)

■ Les résultats obtenus

Cette prospection a amené la découverte de 56 sites historiques supplémentaires dans la commune d'Anse-Bertrand. Elle a de plus abouti à une constatation surprenante, à savoir un nombre important de sites de superficie limitée et situés à proximité les uns des autres dans la région des Portlands. De petites distributions de tessons de céramique en terre cuite non vernissée en marquaient l'emplacement. Cette découverte de sites dans les terres sèches peu fertiles et au relief accidenté des Portlands, m'a amené à réorienter le sujet de ma thèse de maîtrise.

En observant lors de cette prospection pédestre comment les gens d'Anse-Bertrand vivaient et cultivaient leurs terres, est apparu le rôle que la Guadeloupe et ses produits jouent dans l'économie globale et l'effet des processus globaux sur les communautés et l'environnement. De plus, en voyageant dans les zones rurales d'Anse-Bertrand j'ai pu voir par moi-même les éléments écologiques touchant la disposition, l'étendue et le genre d'habitation. Les perspectives théoriques sur la politique de l'économie et l'anthropologie écologique peuvent expliquer comment l'économie locale et les activités des habitants d'Anse-Bertrand sont touchées par les changements du système économique global et par les éléments écologiques qui influencent l'agriculture. Ces approches touchant la politique de l'écologie, combinées à un intérêt personnel pour l'utilisation du SIG en archéologie ont nourri cette recherche.

L'introduction de nouvelles cultures, le remplacement d'anciennes variétés de plantes, le changement de la taille des habitations, ou d'accès à la terre, les mutations technologiques dans l'industrie sucrière (par

exemple le passage du moulin à bêtes au moulin à vent, puis à turbines pour écraser la canne à sucre) résultent de changements entre la société (planteurs, travailleurs asservis et les gens de couleur libres) et les ressources (coton, indigo, tabac, cultures potagères, canne à sucre).

■ Poursuite des recherches

A partir des sites identifiés lors de la prospection pédestre en 2003 et en utilisant l'idée de la politique de l'écologie, les recherches futures s'attacheront à comprendre comment les planteurs dans la région survécurent et furent en concurrence avec les grandes habitations sucrières avoisinantes. En étudiant les interactions entre les colons et les ressources naturelles dans cette région restreinte, on peut poser la question plus large des changements survenus dans les domaines politiques, sociaux et économiques durant la période coloniale aux Antilles françaises. Pour y répondre il faudra établir un modèle pour déterminer quels types de cultures on cultivait dans cette région, puis valider ce genre de modèle en archéologie historique.

Ce modèle permettra d'étudier les conditions nécessaires (composition de la terre, pluviométrie, et inclinaison) pour la culture du coton, de l'indigo, du tabac, de la canne à sucre et des cultures potagères. En utilisant des informations sur ces conditions pour chaque culture, cette recherche vise à déterminer quelles étaient celles pratiquées dans la région des Portlands.

Audrey DAWSON

BAILLIF Aérodrome départemental

PRECOLOMBIEN

Le creusement d'un canal de drainage de 700 m de long destiné à assainir une zone marécageuse sur l'aérodrome de Baillif a généré de nombreux déblais qui, après examen par l'équipe carte archéologique du S.R.A., se sont révélés receler une quantité importante de tessons amérindiens. Le caractère inédit de ce site ainsi que l'opportunité de bénéficier d'une pelle mécanique mise à disposition par l'aménageur a conduit à la réalisation d'un sondage archéologique afin de caractériser ce nouveau gisement.

L'aérodrome de Baillif se situe à 700 m au sud du Bourg dans une vaste zone dont l'altitude est comprise entre 0 et 20 m. Celle-ci constitue une sorte de plaine alluviale liée à la présence de la rivière des Pères. L'aérodrome se trouve dans la partie nord de cette zone, au pied du morne occupé par le collège Jean Jaurès.

Le sondage de 40 m² ouvert a permis de reconnaître la

stratigraphie de ce site, d'identifier une structure archéologique et d'obtenir une indication chronologique grâce au mobilier céramique recueilli.

Concernant la stratigraphie, quatre couches principales ont pu être observées. Celle contenant la grande majorité du mobilier céramique se compose d'un limon sableux hydromorphe d'une épaisseur de 20-35 cm, à environ 1 m sous le niveau de sol actuel. Elle recouvre l'unique structure archéologique identifiée et correspond très vraisemblablement à la phase d'occupation du site.

La structure archéologique F01 correspond à un amas de 40 cm de diamètre composé de galets et de fragments de galets le plus souvent jointifs, entre lesquels s'intercalaient des tessons de céramique. Elle est apparue à 1,15 m de profondeur par rapport au niveau du sol actuel.

Sur la totalité des 18 galets ou fragments de galets

composant cet amas, cinq présentent des traces d'utilisation (plages bouchardées et esquillées ou petites plages polies).

Cet amas d'une épaisseur de 20 cm environ ne semble pas correspondre au comblement d'une structure excavée puisqu'aucun creusement n'a pu être repéré en coupe ni en plan. A proximité immédiate, d'autres tessons étaient disposés à plat sur une aire de 1 à 2 m de diamètre, laquelle avait été en partie détruite par la construction du canal. Ces constatations laissent supposer que cette structure a été recouverte peu à peu par l'exhaussement naturel du terrain sans avoir subi de modifications post-dépositionnelles.

Le sondage a livré un mobilier archéologique composé de 15 objets lithiques et 250 tessons de céramique.

Les objets en pierre façonnés ou utilisés comportent plusieurs pièces remarquables comme un talon de hache taillée en début de phase de bouchardage et

un fragment de meule ou de polissoir.

L'assemblage céramique recueilli est cohérent et se rapporte au Cédrosan-Saladoïde *sensu lato*. On notera la découverte d'un adorno en forme de tête d'oiseau qui constitue le seul modelage de la série.

La quantité importante de tessons récoltés lors de cette opération de fouille contraste avec l'absence de structures archéologiques excavées habituellement très présentes sur les sites d'habitat amérindien (trous de poteau et fosses). Il n'est pas impossible qu'on se trouve dans une zone périphérique d'un habitat important, lequel aurait eu tendance à disséminer dans les environs ses déchets domestiques, tels les fragments de céramique. Bien que les données recueillies soient assez limitées en raison de la faible superficie du sondage ouvert, l'opération réalisée aura toutefois permis d'obtenir des informations sur un site saladoïde jusque-là inédit.

Tristan YVON

BAILLIF Collège Jean Jaurès

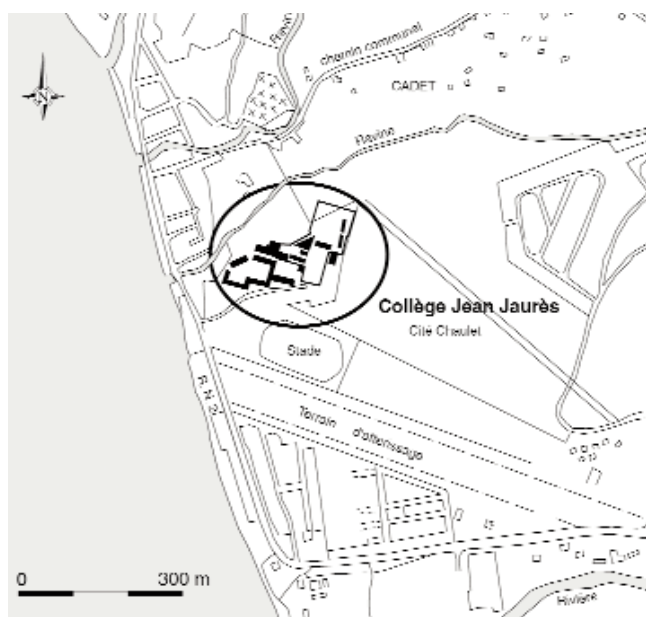
PRECOLOMBIEN

Dans le cadre du projet de reconstruction du collège Jean Jaurès de Baillif et compte tenu de la présence de vestiges précolombiens et coloniaux, un diagnostic archéologique a été réalisé sur la zone des travaux. Une occupation cedrosan-saladoïde avait été repérée dans l'emprise lors d'une prospection au sol réalisée par le personnel de la carte archéologique du SRA. La batterie Saint-Dominique située à l'ouest du collège, face à la mer à 150 m du projet, témoigne de la période coloniale. Des vestiges de murets, datés du XVIII^e siècle, sont actuellement conservés sur le promontoire rocheux. Cette batterie fut sans doute construite après la descente anglaise de 1691. Elle était destinée à défendre l'entrée du bourg de Baillif. Détruite à plusieurs reprises, la batterie Saint-Dominique fut reconstruite une nouvelle fois vers 1765. Le parapet en demi-polygone est encore conservé devant le collège.

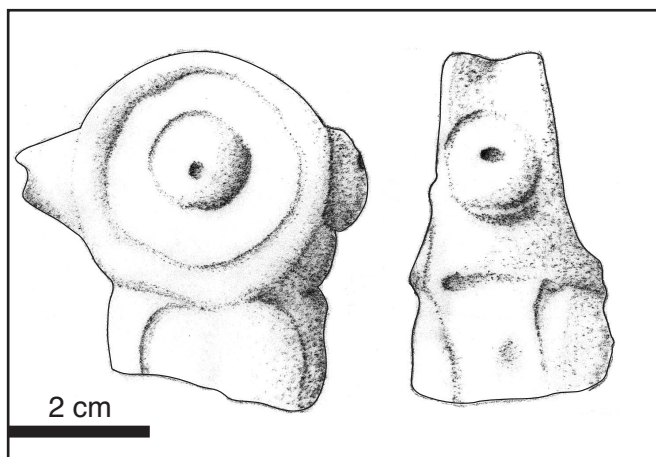
Le collège occupe un plateau d'une trentaine de mètres d'altitude situé à environ 200 mètres du rivage. La zone d'intervention représente une superficie de plus d'un hectare. Le site est topographiquement favorable à l'occupation humaine, puisqu'il forme une sorte de promontoire avec un grand replat horizontal surplombant la côte. Une série de 11 tranchées diagnostics couvre la zone d'intervention.

Les tranchées 6 et 7, implantées sur le rebord du plateau, ont fourni des vestiges précolombiens. La séquence sédimentaire présente de la base au sommet : le substratum rocheux surmonté d'une argile stérile englobant des pierres et des blocs, puis la couche à mobilier précolombien. Elle est formée d'une argile homogène comportant de la céramique

cedrosan-saladoïde ainsi que du mobilier actuel dans sa partie sommitale. L'arasement du niveau précolombien est lié aux aménagements du plateau lors des différentes constructions. La présence de concentrations de mobilier cedrosan-saladoïde, en bordure de plateau, suggère un schéma d'occupation déjà connu pour les sites d'habitat de cette période, les occupations étant localisées sur la partie sommitale d'un plateau dont les bordures sont couvertes de zones de rejets, la partie centrale étant réservée à l'aire d'habitat.



Baillif, collège Jean Jaurès
Plan de localisation de l'intervention



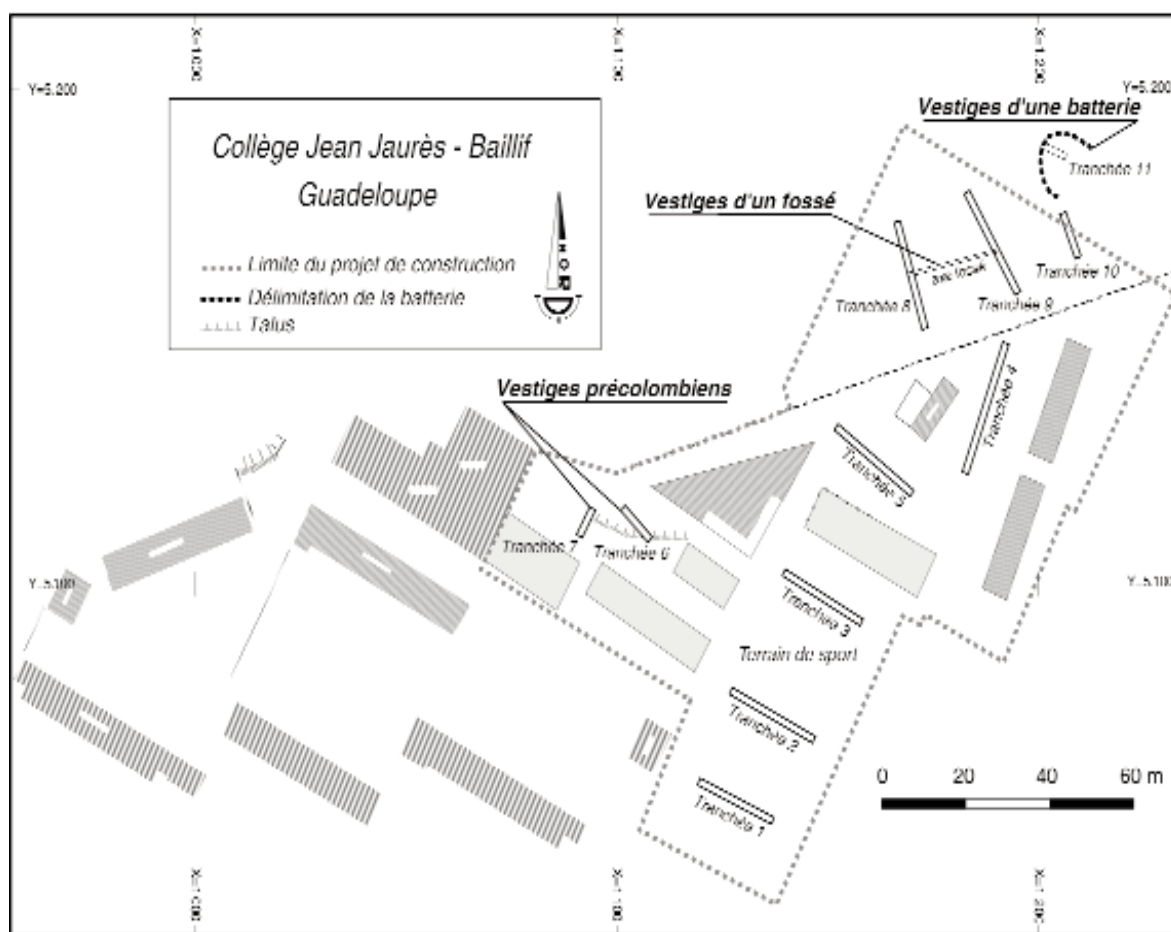
Baillif, collège Jean Jaurès
Adorno cédro-san-saladoïde

assez délicate. Néanmoins, l'orientation vers la mer du muret et sa forme en croissant, la présence d'une zone aplanie et enrochée à l'arrière ainsi que les dimensions de la structure et sa situation topographique sur un point culminant permettent d'envisager qu'il s'agit d'une ancienne batterie. La mauvaise qualité du bâti est liée soit à son ancienneté, soit à la rapidité de la construction peut-être au XVII^e siècle. Un fossé d'axe est-ouest, repéré dans les tranchées 8 et 9, pourrait être contemporain de cette occupation.

Les investigations archéologiques effectuées dans le collège Jean Jaurès de Baillif ont fourni les vestiges d'une occupation précolombienne de la sous-série cédro-san-saladoïde trop remaniée pour qu'une intervention de plus grande envergure soit justifiée. La localisation des vestiges indiquerait que l'occupation précolombienne se situe sous la partie ouest du collège. La grande structure bâtie, partiellement maçonnée et en forme de croissant, est interprétée comme les ruines d'une ancienne batterie de l'époque coloniale.

Dominique BONNISSENT

La tranchée 11, située au nord du collège, a fourni des vestiges coloniaux. Une grande structure très érodée forme un plan en arc de cercle, orienté vers l'ouest du côté de la mer. Il s'agit d'un conglomérat de maçonnerie formant un muret assez mal bâti, constitué de lits de mortier de chaux scellant des blocs. L'interprétation de ces vestiges de construction est



Baillif, collège Jean Jaurès
Résultats archéologiques

Cette opération de diagnostic en milieu urbain, prévue sur une journée s'est déroulée au numéro 24 de la rue Schœlcher, dans un quartier du centre-ville de Basse-Terre où la trame urbaine, très dense, est rarement concernée par de nouvelles constructions. Du fait de cette stabilité, les informations archéologiques issues de projets immobiliers étaient jusqu'à présent inexistantes. Le projet d'aménagement de locaux commerciaux et de bureaux touchant cette parcelle a permis de pallier cette lacune en apportant des nouvelles données sur l'occupation amérindienne du quartier de Saint-François et en offrant par ailleurs une illustration de l'évolution spatiale de la ville de Basse-Terre durant la phase coloniale. Ces informations sont fondées sur l'observation des deux coupes stratigraphiques de 2,70 m de profondeur relevées dans une fenêtre de 16 m².

Pour la période précolombienne, les résultats de ce sondage sont très encourageants dans la mesure où ils attestent de l'occupation amérindienne dans la partie occidentale de la ville. Ils complètent les découvertes récentes faites en 2000 et 2002 dans le secteur de la cathédrale à une distance d'environ 400 m. Cette phase est subdivisée en trois séquences chronologiques.

La plus ancienne (US 16) repose sur le substrat constitué de sable beige induré marqué par un pendage sensible qui se traduit en altimétrie par un toit situé à 4,15 m NGG au SE et à 3,75 m NGG au milieu de la tranchée. Cette déclivité épouse la pente naturelle du terrain depuis l'est (en direction de l'actuelle rue Maurice Marie-Claire). Elle affecte l'ensemble des couches suivantes mais cesse au sommet de la première couche d'occupation coloniale.

Cette occupation ancienne correspond à un niveau de circulation ou d'activité et se traduit par un paléosol d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur constitué de sable limoneux marron, compact et homogène. Cette couche scelle quelques rares éléments tels que des éclats de silex, des charbons de bois (en cours de datation radiocarbone), et des restes alimentaires (burgos, pinces de crabe, fragments de lambis, faune vertébrée et poissons). Le mobilier céramique reposait à plat et suivait le pendage du terrain. Il a été attribué à la culture cédosan-saladoïde ancien.

Le niveau suivant (US 15) correspond à une couche organique de dépotoir qui atteint 40 cm d'épaisseur au sud-est du terrain et s'amenuise vers le nord-ouest. Cette configuration sur une pente ou sur une rupture de pente a déjà pu être observée sur le site

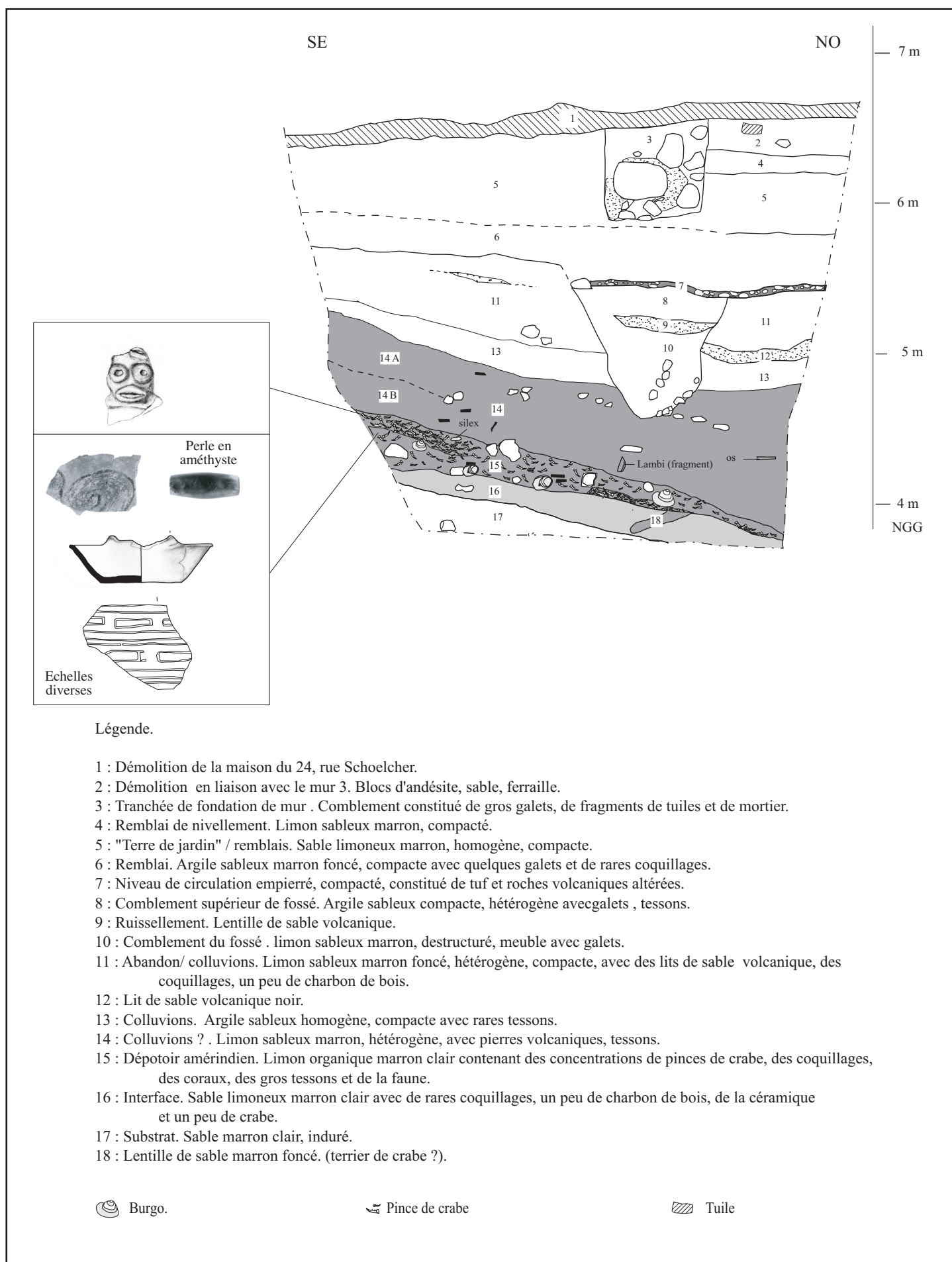
de Tourlourous fouillé à Capesterre de Marie-Galante en 2002 et attribué à la culture cédosan-saladoïde évoluée. Ce niveau est constitué d'une matrice de limon fin marron clair qui contient une accumulation très dense de matériel disposé de manière aléatoire, issu de rejets de consommation (pinces de crabes, petits éléments de faune vertébrée, coquillages) mais également des restes liés à l'activité humaine (façonnage d'outils en pierre, travail sur coquille, céramique). La présence de petits éléments tels que des vertèbres de poissons ou des petits os de rongeurs, ainsi que les connexions entre les fragments de céramique indiquent clairement qu'il s'agit d'une zone de rejet en dépôt primaire. Soulignons que la densité très forte des pinces de crabes et des résidus de leur altération est caractéristique des dépotoirs amérindiens décrits dans la littérature sous le terme de "couches de crabe ou *crab-cultur*" dont un exemple plus ancien a été mis au jour lors des fouilles de la cathédrale.

L'état de conservation des différents éléments recueillis est excellent, exception faite toutefois de certains fragments coquilliers tels que les lambis pour lesquels on note une altération. La surface des tessons porte de nombreuses concrétions de calcaire provenant de l'altération physico-chimique des coquilles contenues dans la couche. Au cours du nettoyage fin de la coupe, des concentrations lenticulaires de pinces de crabes sont apparues qui indiquent un mode d'accrétion du dépôt par rejets ponctuels au gré de la consommation des occupants du site.

En outre, au niveau de la coupe, a été observé à l'intérieur de cet ensemble un assemblage particulier composé d'un gros bloc de corail marqué d'une cupule, associé à un vase caréné ouvert, archéologiquement complet, déposé à l'envers et d'un bloc (vraisemblablement une meule) qui n'a pu être dégagé complètement. Il est probable que ces éléments étroitement associés appartiennent au comblement d'une structure en creux aménagée dans le dépotoir mais les conditions de sa découverte n'ont pas permis de confirmer cette hypothèse.

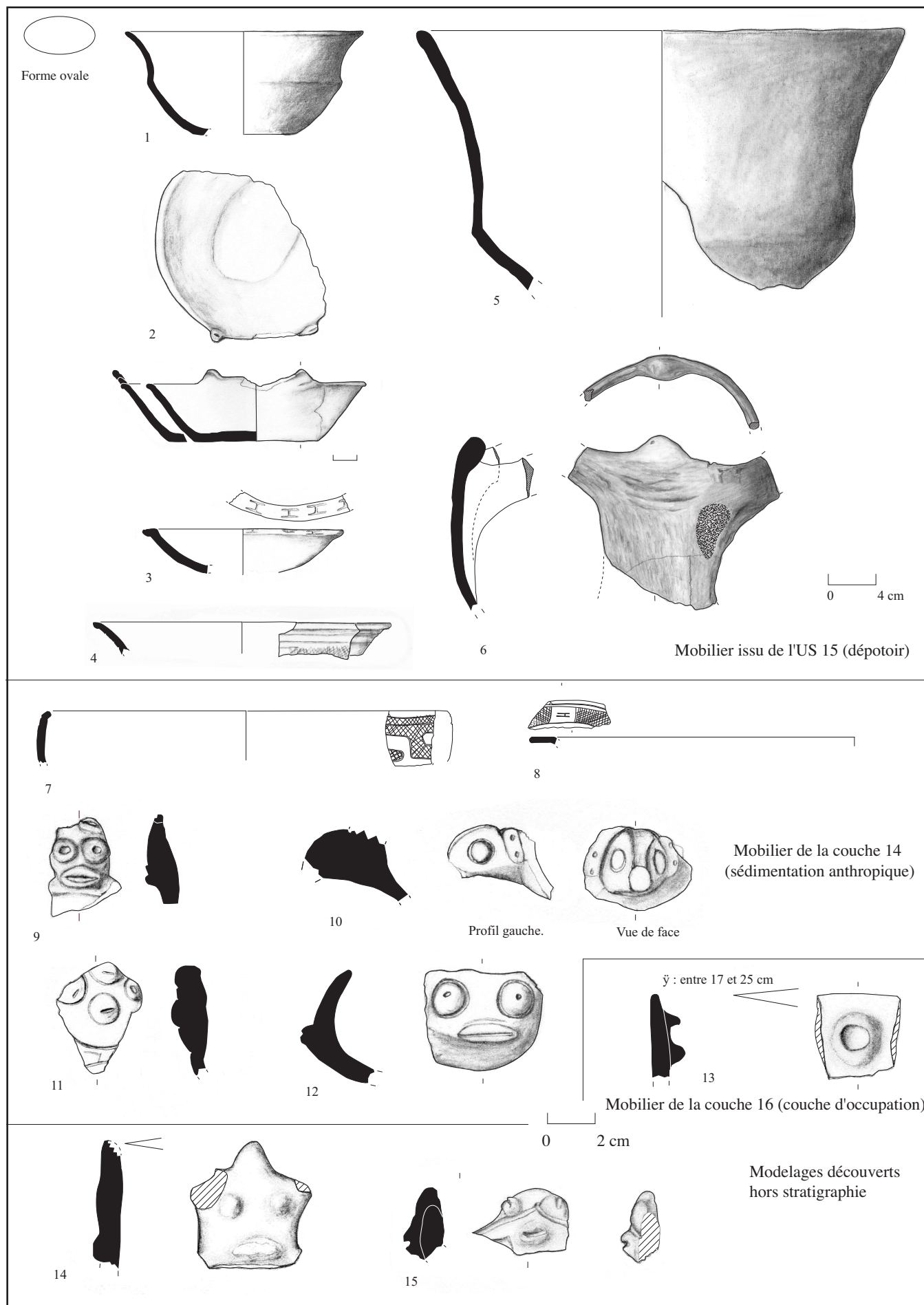
Le mobilier recueilli dans cette couche représente un poids total de 30,855 kg, prélèvement compris, avec un total de 491 pièces tous types confondus hors comptage du rejet de tamis sassé à 3 mm. Parmi les coquillages identifiés on trouve notamment des burgos, des strombes, des strombes combattants, des palourdes, des nérîtes, des fragments de casque, et un fragment de lambi travaillé en gouge.

Le mobilier lithique présente la même variété avec 13 galets (provenant de la rivière ou de la mer), 5 silex (originaires d'Antigua), 7 éclats d'andésite indigène correspondant à des déchets de taille, 1 pierre ponce.



Basse-Terre, rue Schoelcher

Coupe stratigraphique du sondage. Les couches 14, 15 et 16 en grisé correspondent à l'occupation précolombienne



Basse-Terre, rue Schoelcher
Mobilier céramique cédro-san-saladoïde

Pour compléter cet inventaire du mobilier lithique, signalons qu'une perle en améthyste oblongue dont la forme rappelle l'exemplaire mis au jour à Capesterre Belle-Eau "Allée Dumanoir" a également été découverte dans le dépotoir. L'origine de cette matière première est incertaine. C. Stouvenot indique dans son étude que deux gîtes sont connus aux Antilles (Saint-Martin et Martinique) mais n'exclut pas l'existence d'autres gisements encore inconnus dans le contexte volcanique de l'arc antillais.

Outre le gros corail à cupule (*stephanocoenia mechelini*) évoqué ci-dessus, les coraux appartenant à cette couche sont au nombre de 9 parmi lesquels on compte des exemplaires de corail corne-de-cerf (*acropora cervicornis*) fréquents dans les dépotoirs amérindiens.

La faune, constituée pour l'essentiel de très petits éléments (vertèbres de poissons, os de petits mammifères) reste pour l'heure non étudiée.

La céramique est représentée par un nombre total de 338 tessons parmi lesquels on compte des formes archéologiquement complètes telles qu'une écuelle à bord droit et anse tabulaire (C15/31), un pot caréné ovale associé au corail à cupule (C15/16) et une jatte à marli épais et décor incisé en "H" horizontaux. Par ailleurs, on note la présence de 19 fragments de bords de platines souvent arrondis tous brunis sur leur face supérieure et une très forte majorité de bords droits brunis. Le reste des bords se répartit entre les marlis (7 exemplaires) majoritairement décorés de croisillons (*zonation incised crosshatching* ou ZIC) (2), d'incisions (2), de curvi-ZIC (1) et les bords ourlés (11) parmi lesquels on compte 8 exemplaires brunis. Les décors incisés, portant du ZIC ou peints en blanc sur fond rouge, ne livrent qu'un seul exemple dans chaque catégorie.

Les traitements de surface montrent une grande majorité de brunissage au galet (75% des tessons), alors que 39% seulement d'entre eux sont simplement lissés. Parmi les décors les plus représentatifs figurent la peinture blanche sur fond rouge (*white-on-red* ou WOR, avec 3,5 % des tessons recensés) ; viennent ensuite les incisions (2,3%), le ZIC et le curvi-ZIC (2%). Les fragments engobés ou peints sont rares : on compte, en effet, un exemplaire polychrome, 3 exemples de surface engobée en rouge et un tesson portant de la peinture noire sur fond rouge. Parmi les éléments modelés on recense une papule, deux anses tubulaires dont une engobée et une anse rubanée.

Un vase de facture relativement grossière bien que bruni sur sa face externe est également remarquable dans ce lot homogène. Il s'agit d'une poterie en forme de tortue dont les deux anses forment les membres supérieurs. La tête est figurée par un renflement et deux petits trous marquent l'emplacement des yeux.

Enfin pour compléter cet inventaire citons également la présence d'un tesson découpé (jeton plat ou estèque ?) et un fond de platine portant l'empreinte d'une feuille.

Cet ensemble cohérent présente des bords minces, une céramique soignée, très peu d'engobe et aucun exemple d'anse à oreille, pourtant très fréquente dans des sites plus tardifs de la culture cédro-san-saladoïde.

La séquence suivante correspond à une phase occupation diffuse qui se traduit par l'apport de remblais anthropisés (US 14). Elle scelle le dépotoir amérindien et présente une accumulation sur 30 à 50 cm d'épaisseur de limon sableux marron hétérogène renfermant du matériel archéologique en quantité relativement importante (8,138 kg) mais malgré tout inférieure à celle issue du niveau précédent (US 15 : 15,390 kg). Bien que plus fragmentée (le poids moyen par tesson est ici de 12,5 g, contre 31,34 g pour la couche 15), la céramique ne présente pas encore l'aspect altéré et émoussé caractéristique des phases d'abandon et de lessivage des paléosols.

En ce qui concerne la typologie, on note la présence de 10 fragments de bords de platines arrondis, une très forte majorité de bords de vases droits (48 individus) majoritairement brunis, plus rarement lissés, et parmi lesquels figurent 5 éléments peints/engobés et un WOR/incisé. Les bords ourlés (23) sont principalement brunis mais on note également 6 tessons colorés, 3 peignés et un seul décoré de WOR. Les bords à marli (14 exemplaires) sont majoritairement décorés de ZIC (5) et d'incisions (4), les peintures, engobes, WOR et coloré-incisés sont représentés à chaque fois par un seul exemplaire. Les formes ouvertes identifiées sont majoritaires (33 individus) contre seulement 6 formes fermées. Les premières comptent essentiellement des écuelles dont une à bord ourlé caréné, une grande jatte et une écuelle à marli ovale ou quadrangulaire. Seul un gobelet ou petit pot a été identifié parmi les formes fermées.

Parmi les éléments modelés, on recense 8 papules, 3 anses tubulaires et 4 présentant des traitements caractéristiques des modelages huecan-saladoïdes (yeux globuleux marqués d'une pupille incisée, bouche proéminente et fendue, soin apporté au traitement de surface) mais leur style plus aéré se rapproche des adornos typiques de la culture saladoïde tels que ceux mis au jour dans le second horizon du site de Hope Estate.

Le site connaît ensuite une période d'abandon illustrée par d'importants apports de colluvions renfermant encore du mobilier amérindien résiduel.

(US 11, 12 et 13)

La période historique est illustrée par deux phases d'aménagement témoignant d'une modification spatiale du quartier.

La parcelle renferme, tout d'abord, les vestiges d'une voie de circulation représentée par un niveau induré de cailloutis et de blocs compactés qui scellent un fossé profond antérieur au niveau de circulation. Cette voie devait correspondre à un chemin menant vers les hauteurs cultivées de Basse-Terre et vraisemblablement à la savane dite "Desilets" et à l'habitation qui s'y trouvait. Son tracé ne correspond pas à celui qui figure sur le plan du projet d'urbanisme de 1749, ce qui indique un usage antérieur au milieu du 18^e siècle.

Durant la phase suivante, le remblaiement de la parcelle fait disparaître l'ancien axe de circulation pour le déplacer au niveau de l'actuelle rue Schœlcher, dénommée alors "rue de la Savane". Cette modification de la trame urbaine s'accompagne de la construction d'un bâtiment dont le sondage a mis au jour le mur de façade arrière. Celui-ci se traduit dans la coupe par une tranchée de fondation remplie de

gros blocs de pierres volcaniques et de concentrations de mortier de chaux. Cette construction alignée sur les autres bâtisses qui figurent sur les plans anciens (1749, 1759, 1768, etc), témoigne de la mise en place de la trame orthonormée de la ville à partir du milieu du 18^e siècle jusqu'à nos jours.

Christine ETRICH

CAPESTERRE BELLE-EAU Rivière du Grand Carbet

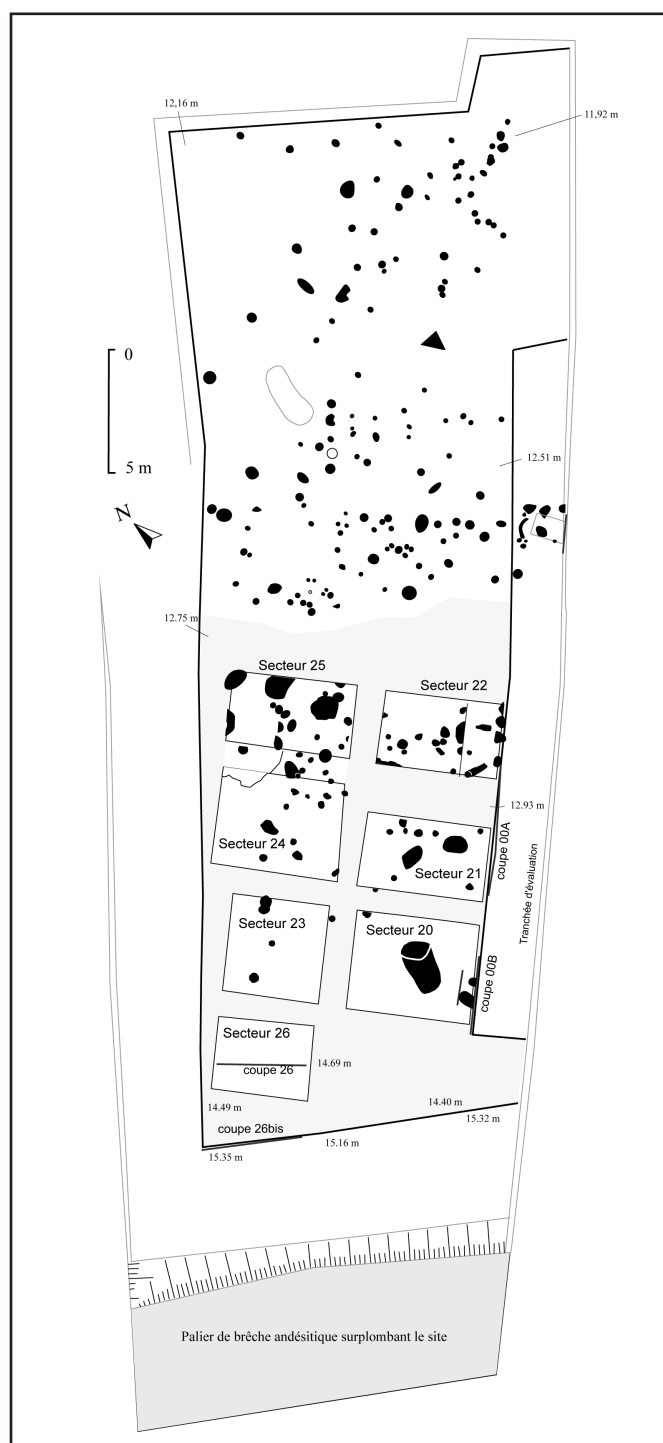
MULTIPLE

Le site de Rivière du Grand Carbet avait fait l'objet d'une prospection de surface menée par G. Richard en 1990. Sa situation sur le tracé de la déviation de la R.N.1 à Capesterre Belle-Eau a motivé une campagne de diagnostic suivie d'une évaluation complémentaire en 2001 et 2002. La fouille effectuée sur 900 m² s'est déroulée d'octobre à décembre 2002, avec une phase d'études se prolongeant largement sur 2003.

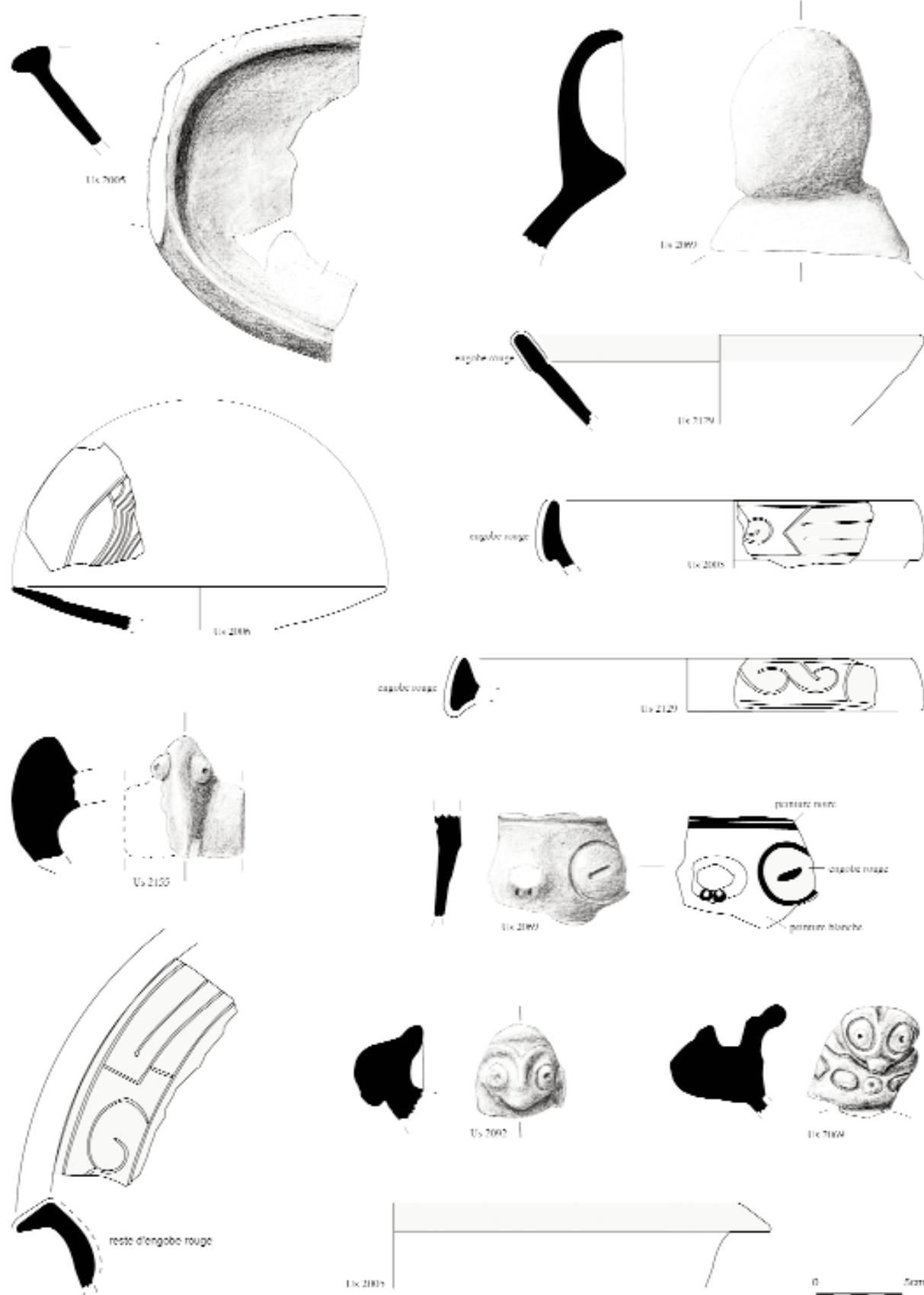
Combinant les décapages mécaniques et la fouille manuelle, elle a mis en évidence un niveau d'exploitation agricole colonial caractérisé par un aménagement de la parcelle marqué par la construction d'un mur de terrasse. D'autres vestiges d'époque coloniale y étaient associés tels que des trous de poteau délimitant l'angle d'une case implantée sur la terrasse et, en contrebas, des structures agricoles particulières et deux sépultures de juments.

Les fragments céramiques associés rattachent cette occupation aux premiers temps de la colonisation, notamment des fragments de grès rhénan, du type Belarmine produit dès la deuxième moitié du 16^e siècle jusqu'au début du 18^e.

Les labours, ininterrompus depuis lors, ont bouleversé les vestiges de l'occupation amérindienne sous-jacente, dont seules les structures en creux se sont conservées au niveau du substrat. Celles-ci se composent de 23 trous de piquets, 178 trous de poteau et 23 fosses. Aucun plan de maison n'était évident sur le terrain ni sur les relevés topographiques effectués à partir de leurs dimensions ou de leur remplissage. Cependant, trois plans hypothétiques de carbet peuvent être proposés à partir de la distribution de certains trous de poteau autour d'un trou de poteau central profond d'environ 0,80 m. Le diamètre des structures obtenues mesure entre 10 et 12 m.



Capesterre Belle-Eau, rivière du Grand Carbet
Plan général du site. En gris clair, la zone non fouillée manuellement. En gris foncé, le palier surplombant le site



Capesterre Belle-Eau, rivière du Grand Carbet
mobilier céramique du niveau cédro-san-saladoïde

Les résultats de l'étude céramique de cette période témoignent de trois phases d'occupation : le Cédrosan-saladoïde-ancien, le Cédrosan-saladoïde d'influences barrancoïdes (200-600 AD) ainsi qu'un nombre restreint de formes à rattacher au Troumassoïde de type Baie Orientale (776 à 815 AD). Le remaniement subi par le niveau amérindien rend impossible la détermination de l'importance et de la durée de ces phases.

La présence de certains objets lithiques, notamment un couteau à retouche bifaciale et un fragment de mortier en pierre, permet d'envisager l'existence d'une phase pré-céramique sur le site.

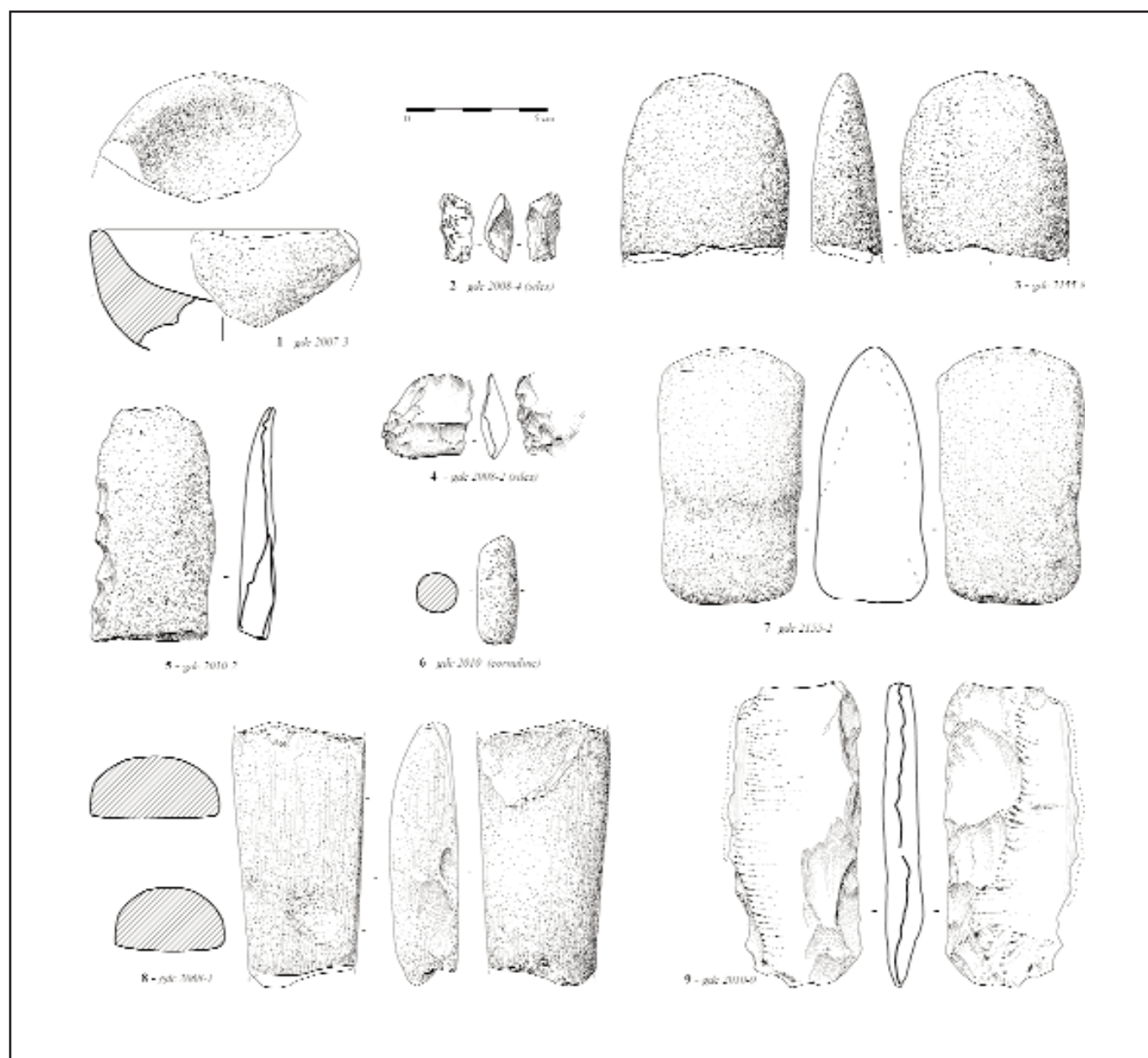
Si 50% des matières premières utilisées dans la fabrication des objets lithiques sont d'origine locale, les autres provenances s'inscrivent dans un vaste

réseau d'échange comprenant Antigua, Saint-Martin, La Martinique, La Désirade, Trinidad et Le Venezuela. Le peu de soin au débitage révélé par l'étude des objets lithiques contraste avec le fort investissement dans l'acquisition des matières premières.

Les résultats des analyses C14 effectués sur deux échantillons de charbon de bois sont les suivants :

- couche 2005, associée à du mobilier Cédrosan-saladoïde d'influences barrancoïdes : 690 - 890 Cal AD (Cal BP 1260 to 1060) (Beta 177727)
- piquet 2211-1 logé dans son trou, à la base de la terrasse d'époque coloniale : 1450-1650 Cal AD (Cal BP 500 to 300) (Beta 177728)

La première datation coïncide avec la chronologie relative des 8^e-9^e siècles attribuée au niveau



Capesterre Belle-Eau, rivière du Grand Carbet
Outils en roche dure et silex taillés du niveau cédrosan-saladoïde

Cédrosan-saladoïde d'influences barrancoïdes du site Anse des Pères à Saint-Martin et est comparable à la datation absolue de 650-780 après J-C du dépotoir de Tourlourous de Capesterre de Marie-Galante. La seconde confirme l'occupation coloniale précoce,

identifiée à partir des productions céramiques européennes de la deuxième moitié du 16^e siècle.

Assumpció TOLEDO I MUR

DESIRADE Petite Terre

MULTIPLE

Une courte prospection a été organisée sur l'îlet de Terre-de-Bas à Petite-Terre. Cette investigation a permis de préciser l'emplacement de quelques structures coloniales. Il semblerait d'ailleurs que l'ensemble des vestiges de cette période soit situé à proximité du phare, les seuls indices découverts sur le reste de l'île étant des murets de clôture ou de parcellaire en pierre sèche. Par contre l'occupation précolombienne s'est révélée encore plus dense que

prévue puisque trois nouveaux sites ont été découverts. L'un de ces sites présente des amas de *Strombus gigas* encore visibles dans la topographie. L'emploi systématique du GPS a également permis de préciser les limites des sites antérieurement repérés par P. Bodu en 1985 et M. de Waal en 1999.

Christian STOUVENOT

GOSIER Dampierre

MULTIPLE

Cette opération de diagnostic préalable à la réalisation d'un lotissement se situe sur une parcelle localisée à environ 500 m de la mer, au creux d'une vallée sèche tapissée d'argile de décalcification entourée par trois mornes calcaires. Cette configuration particulière est caractéristique de la région géographique des "Grands Fonds" qui couvre la moitié sud de la Grande Terre.

La proximité d'un site amérindien tardif installé sur la plage de l'Anse Canot en contrebas du morne sud et la proximité de deux anciennes habitations-sucreries sur les mornes est et ouest, Dampierre et Dunoyer dont on peut encore apercevoir les ruines des moulins à vent, justifiaient cette opération préventive consistant à détecter les vestiges susceptibles d'être détruits par le projet.

Parmi les 66 structures en creux mises au jour, 45 sont non datées et une correspond à un épandage amérindien renfermant quelques tessons, des coquillages et un peu de corail.

La période coloniale est illustrée par une concentration de trous de poteau dont la répartition relativement dense dans le quart nord-est de la parcelle a nécessité l'ouverture d'une fenêtre de 300 m². Elle a permis de reconnaître un premier bâtiment fondé sur trous de poteau, de 18,50 m de long sur 2,70 m de large d'orientation nord-sud, implanté en rupture de pente, dans la zone où le tuf commence à affleurer. Les aménagements fouillés ont montré que leur creusement a entaillé le tuf sur une

vingtaine de centimètres pour une profondeur restituée de cinquante centimètres environ. Cette structure, élaborée en matériaux périssables ne présente aucune trace de sol ni de mur en raison de la mise en culture de la parcelle à la suite de son abandon. Doté d'une double rangée de trous de poteau, le plan rappelle celui des cases d'esclaves utilisé dans les habitations dont la structure a perduré après 1848 pour les cases de travailleurs. Une seconde structure, parallèle au premier, a également été découvert mais son plan est plus incertain.

Le mobilier recueilli, très rare et composé essentiellement de fragments de tuile et d'un tuyau de pipe en faïence blanche, ne permet pas de dater précisément l'abandon de ces bâtiments ni l'époque de leur construction. Les archives ne renseignent guère plus dans la mesure où ceux-ci ne figurent ni sur la carte des Ingénieurs du Roy établie en 1770 ni sur la carte marine de 1867, alors que les différentes constructions qui composent les deux habitations y sont clairement représentées. Leur implantation médiane entre ces deux propriétés ne permet pas de savoir à laquelle ils appartiennent. Il est possible qu'ils soient postérieurs à 1852, date à laquelle la sucrerie Dampierre est rachetée par sa voisine, (renseignements sur l'historique de l'habitation Dampierre fournis par H. et D. Parisis).

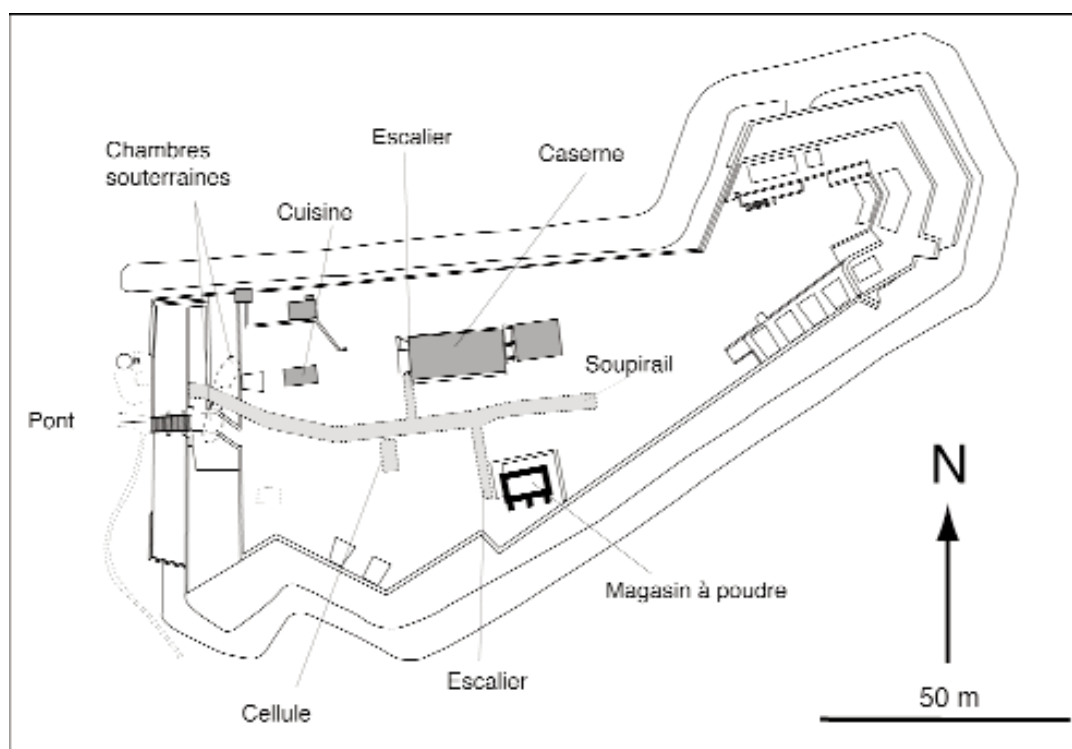
Christine ETRICH

Le Fort Fleur d'Épée est établi sur la commune du Gosier, au sommet d'un morne escarpé qui surplombe à l'Est l'entrée de la baie du Petit Cul-de-Sac Marin, accès principal par voie de mer vers Pointe-à-Pitre. Cette place chargée d'histoire fut érigée entre 1759 et 1763 pendant l'occupation anglaise de la Guadeloupe, consacrée par la prise, le 14 février 1759, du fortin français du Fort Louis (rebaptisé Fort l'Union à la Révolution), élevé vers 1700 sur un morne voisin. Le site de Fleur d'Épée connut diverses vicissitudes durant la dernière décennie du 18^e siècle et le début du 19^e siècle, période troublée par la rivalité entre coalisés britanniques et troupes françaises. À partir du Traité de Vienne de 1815, qui voit la restitution définitive de la place à la France par les Britanniques, les sites du Fort Fleur d'Épée et du Fort l'Union perdent leur intérêt stratégique, notamment en raison de l'amélioration technique de l'artillerie qui les rend désormais obsolètes face aux canons de marine. En 1946, la formation du département de la Guadeloupe entraîne la cession du fort au Conseil Général. Le site est progressivement nettoyé et ouvert au public à partir des années 1960. En 1985, le Fort Fleur d'Épée est rattaché à la conservation du Musée départemental Schœlcher. Par la suite, le Conseil

Général a entrepris l'ouverture aux visiteurs des souterrains du 19^e siècle (antérieurs à 1863), et la reconstruction d'un bâtiment d'exposition élevé à partir des plans du baraquement militaire en bois de 1842.

Cette entreprise de mise en valeur du site a commandé le relevé archéologique d'une importante série de graffiti tracés dans la galerie souterraine, sur les deux parois enduites du couloir principal ainsi que dans les escaliers latéraux qui débouchent l'un vers la poudrière, l'autre vers le baraquement reconstitué de la salle d'exposition. Une petite cellule rectangulaire, située dans la partie centrale du souterrain, concentre également un bon nombre d'inscriptions pour la plupart illisibles, ainsi qu'un dessin de navire. Deux techniques de traçage ont été observées, l'une de type "gravure" mise en œuvre par incision à l'aide d'un outil pointu (pointe de couteau...), l'autre, nettement majoritaire, de type "dessin" au charbon. Ces deux procédés semblent avoir été mis en œuvre simultanément, sans distinction chronologique évidente si ce n'est que les inscriptions les plus récentes sont toutes tracées au charbon.

Alors que les dimensions standard des inscriptions se placent entre 20 cm et 1 m de large, il est notable que les scènes les plus grandes, notamment des bateaux



Gosier, Fort Fleur d'Épée

Plan d'ensemble (d'après plan de 1863). En gris clair, la galerie souterraine avec les graffiti

ainsi que certaines écritures, forment de véritables panneaux de plus de 3 m de large, couvrant toute la hauteur de la paroi (2 m). La réfection des enduits, localement dégradés par l'humidité importante du souterrain, a entraîné de ponctuelles disparitions tant d'inscriptions gravées que de graffiti tracés au charbon, la lecture s'avérant souvent tronquée voire impossible. La campagne de relevé s'est donc doublé d'une mesure de conservation du corpus, soumis à des conditions peu favorables. Dans cette intention, la totalité des inscriptions du couloir principal a été enregistrée. Un déroulé de la surface de traçage a été réalisé sur lequel chaque graffiti peut être localisé, soit indépendamment lorsqu'il est isolé, soit dans le panneau au sein duquel il est inscrit. L'un des couloirs latéraux, particulièrement riche en graffiti, a également été traité exhaustivement tandis que l'accès par la poudrière, où les inscriptions offrent moins d'intérêt, a été seulement exploré. La cellule a fait l'objet d'un relevé partiel faute de temps suffisant pour enregistrer la totalité des nombreuses inscriptions, pour la plupart difficiles à déchiffrer, qui tapissent le mur du fond.



Gosier, Fort Fleur d'Épée
Navire marchand ?

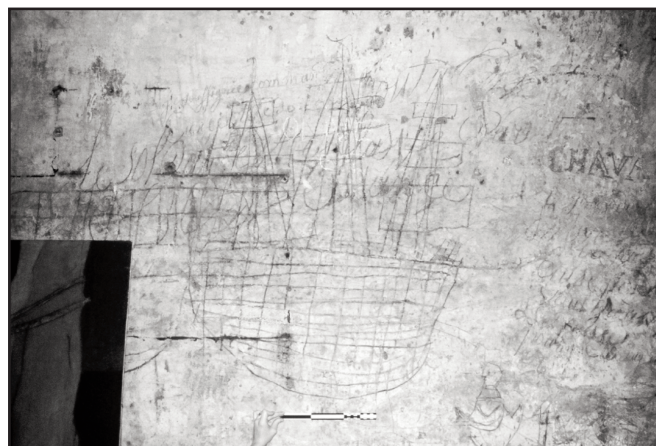
La répartition des graffitis dans le souterrain n'est pas uniforme ; scènes et inscriptions se regroupent en "panneaux" dont la lecture scande le passage. Au total, 74 panneaux ont ainsi été enregistrés, certains d'entre eux contenant plusieurs sujets associés dans l'espace. Tous ces panneaux ont été inventoriés, mesurés, photographiés et décrits précisément. Les recoupements et chevauchements de graffiti sont relativement rares et interviennent surtout au niveau des panneaux d'écritures, les signes les plus récents oblitérant quelquefois certains motifs plus anciens et presque effacés. La chronologie relative n'est donc pas un critère très parlant pour l'analyse de la série. En revanche, 30 dates ont été relevées ce qui forme un corpus non négligeable au regard des 66 écritures déchiffrables enregistrées. Ces dates s'échelonnent avec régularité de 1812 à 2002, avec deux épisodes un peu plus fournis correspondant aux années 1840 et 1950. Le style des écritures confirme cette fourchette



Gosier, Fort Fleur d'Épée
Navire de guerre

de datation, les cursives du 19^e siècle se distinguant très clairement des lettres tracées au 20^e siècle. Il apparaît que la plupart des représentations picturales se rapportent à la phase "ancienne" du milieu du 19^e siècle.

Les thématiques sont relativement homogènes et récurrentes, de sorte qu'il est possible de dresser une typologie simple des panneaux. Celle-ci se décline en quatre rubriques à la tête desquelles se place, en terme de fréquence, le groupe des écritures, largement représenté sur toute la longueur du souterrain. Le groupe des navires vient en deuxième position, majoritairement représenté sur deux parties du souterrain ; il s'agit pour les plus grands d'entre eux de vaisseaux de guerre du 19^e siècle, ainsi que de voiliers de commerce aux dimensions plus réduites. Le 20^e siècle est également représenté quoique beaucoup plus discrètement, notamment par un paquebot. Ces navires et leur mode de représentation sont tout à fait comparables aux exemplaires enregistrés en métropole ; on note ainsi certains détails caractéristiques comme la représentation surdimensionnée de l'ancre, le dessin complet de la coque, ainsi que la présence ponctuelle de quelques signatures. Le groupe des figurations affiche une



Gosier, Fort Fleur d'Épée
Trois mat



Gosier, Fort Fleur d'Épée
Personnage en uniforme

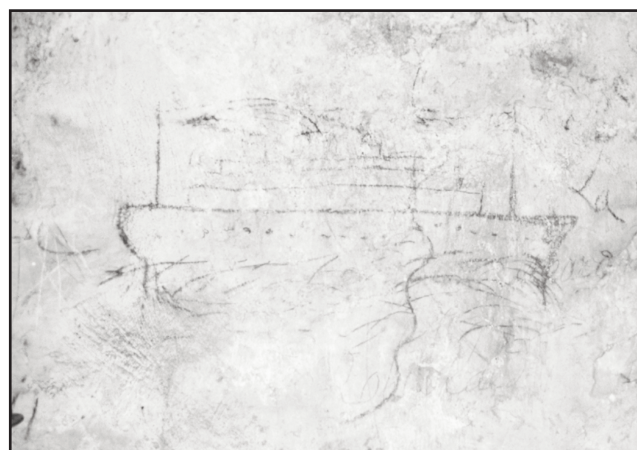
fréquence sensiblement équivalente mais une répartition plus aléatoire ; cette classe associe plusieurs personnages (profils et caricatures, bustes, en pied), la plupart identifiables à des militaires français du 19^e siècle, à quelques animaux, édifices, objets divers. Le dernier groupe est formé de scènes à caractère pornographique, surtout concentrées dans un grand panneau de 6 m de large qui jouxte deux grands navires de guerre à l'une des extrémités du couloir. On note dans cet ensemble assez original, marqué par un fort contenu blasphématoire (figure démoniaque, chien ...) plusieurs personnages en uniforme identifiables comme des soldats français du milieu du 19^e siècle.

L'analyse de cet ensemble de graffiti relève d'une approche polysémique, à la fois patrimoniale, esthétique, historique, ethnographique et archéologique, du contexte militaire puis touristique auquel correspond le Fort Fleur d'Épée pour les 19^e et 20^e siècles. La série offre surtout un intérêt particulier pour le bel ensemble du 19^e siècle qu'elle a permis de compiler, fortement marqué par la vocation militaire et maritime de ce site chargé de défendre la baie de Pointe-À-Pitre. Outre les représentations de navires et



Gosier, Fort Fleur d'Épée
Poison et texte

de militaires en uniforme, dont on soulignera la qualité picturale, se dégagent certains aspects plus "intimes" de la vie quotidienne et de la psychologie des occupants, retranscrits par un certain nombre de signatures faisant référence à l'origine métropolitaine des soldats, de maximes en rapport avec la vie de caserne et l'histoire mouvementée de la Guadeloupe. Cet ensemble original participe à la richesse patrimoniale du site de Fleur d'Épée, au même titre que l'architecture ou les objets de la vie militaire. Il offre des comparaisons avec un certain nombre de séries de graffiti répertoriées en France métropolitaine, en particulier dans le sous-sol parisien ou dans les carrières du Val de Loire où l'on a pu parler d'un "art rupestre d'un genre nouveau". Considérée dans son environnement insulaire, la série du souterrain de



Gosier, Fort Fleur d'Épée
Paquebot

Fleur d'Épée constitue à ce jour un document encore exceptionnel. Aucun témoignage de ce type n'a par exemple été recensé dans les niveaux, par ailleurs dans un remarquable état de conservation, du Fort l'Union - ex Fort Louis - pourtant fondé dans les parages immédiats du Fort Fleur d'Épée. Notre brève enquête guadeloupéenne s'est conclue sur le site d'un moulin sucrier à Saint-François dont l'élévation a livré une série d'une douzaine de graffiti incisés représentant des voiliers de différents types, dessins peut-être tracés par des charpentiers allant de la simple épure à des compositions stylisées relativement complexes. L'ensemble, daté de la fin du 19^e siècle, se distingue nettement de la série du fort. Il y a donc lieu d'envisager à travers ces deux illustrations, qui appellent de plus amples recherches, une signification polysémique pour ces ensembles de graffiti qui affichent un rapport étroit avec le contexte qui les accueille et l'époque qui les a vus naître. Ces remarques sont d'ailleurs valables aussi bien pour la métropole que pour l'arc Caraïbe, par exemple à Antigua où quelques études de graffiti ont déjà fourni aux historiens de la Marine et des colonies un matériau documentaire original qui demeure dans une large mesure inexploité.

Vincent CARPENTIER

L'îlet du Gosier est un petit îlot d'un peu moins de 4 ha, situé à 500 m de la côte sud de la Grande-Terre, sur la commune du Gosier. Le site archéologique a été reconnu par Pierre Bodu, alors Volontaire à l'Aide Technique en Guadeloupe, le 24 décembre 1984. En août 2001, des ossements ayant été mis au jour par la mer, une première opération de sondages a été réalisée par une équipe du Service régional archéologique de la Guadeloupe au cours de laquelle ont été identifiées trois sépultures. Pourvue des moyens appropriés, cette opération s'est poursuivie en janvier 2002 par un sauvetage des sépultures. Ces dernières étaient particulièrement bien conservées. Chronologiquement, le mobilier céramique récolté se rapporte à un Troumassoïde ancien avec un *terminus ante quem* d'environ 1150 AD.

Une opération plus importante a été programmée en septembre 2004 avec la participation de 8 archéologues bénévoles dont 3 anthropologues du laboratoire d'anthropologie de l'université de Bordeaux et de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris, un paléontologue du laboratoire de géologie du quaternaire de l'université de Bordeaux et une céramologue. Cette campagne a aussi permis d'initier des passionnés locaux aux techniques de l'archéologie.

L'îlet présente deux zones topographiques distinctes. Son tiers méridional correspond au substrat calcaire affleurant. Cette émergence rocheuse se prolonge au nord-est et au sud-ouest par un récif frangeant. Le reste est composé de dépôts de sable dont la topographie varie rapidement en fonction des événements météorologiques. La côte orientale, exposée aux alizés et à la houle atlantique, est particulièrement affectée par l'érosion. Au contraire, sa partie nord-ouest est une zone d'accumulation.

La partie centrale de l'îlet présente une légère dépression qui peut être temporairement inondée. Exceptée la frange calcaire sud-est, l'ensemble de l'îlet est couvert d'une végétation arborée importante (poiriers pays, mancenilliers, amandiers, raisiniers bord de mer...).

Un dépotoir, principalement coquillier et aujourd'hui couvert de végétation, se développe le long de la bordure nord de l'affleurement calcaire. Sur la ligne de rivage, dans le prolongement direct de cette zone, ont été mises au jour les sépultures amérindiennes à l'origine des sauvetages de 2001 et 2002.

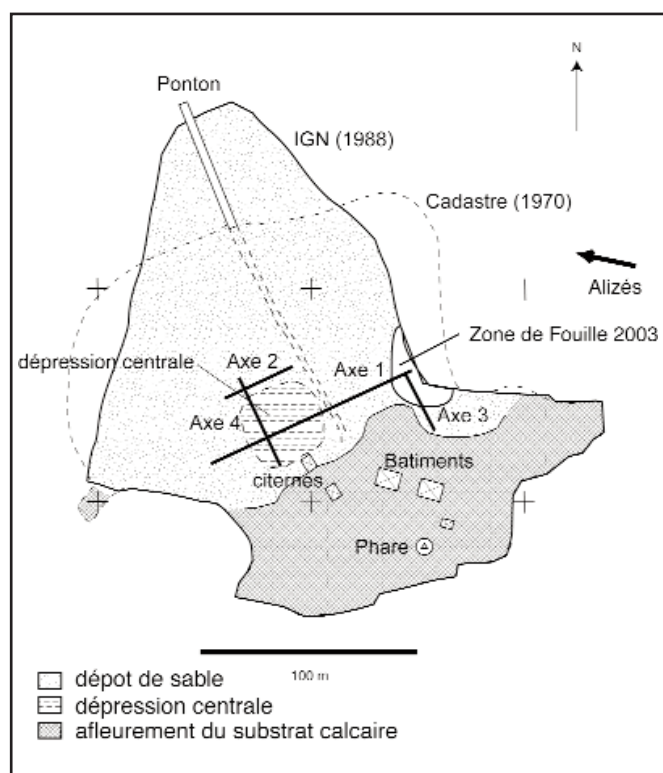
Les objectifs de cette opération étaient d'explorer les abords de la zone sépulcrale précédemment identifiée afin de reconnaître l'étendue, la conservation et la nature exacte des vestiges alors découverts.

Pour des raisons d'accès, les excavations réalisées cette année ne pouvaient être que manuelles. Pour ce faire, la campagne a été divisée en deux phases. Tout d'abord une évaluation de l'ensemble de l'îlet par sondages de un quart de mètre carré et carottages à la tarière. Par la suite, des zones plus vastes ont été fouillées dans les parties les plus menacées par l'érosion marine. Au total, ce sont 25 m², dont 16 sondages d'un quart de mètre carré, qui ont été fouillés durant les 4 semaines de terrain de cette opération.

■ Evaluation du site par sondages de quart de mètres carrés

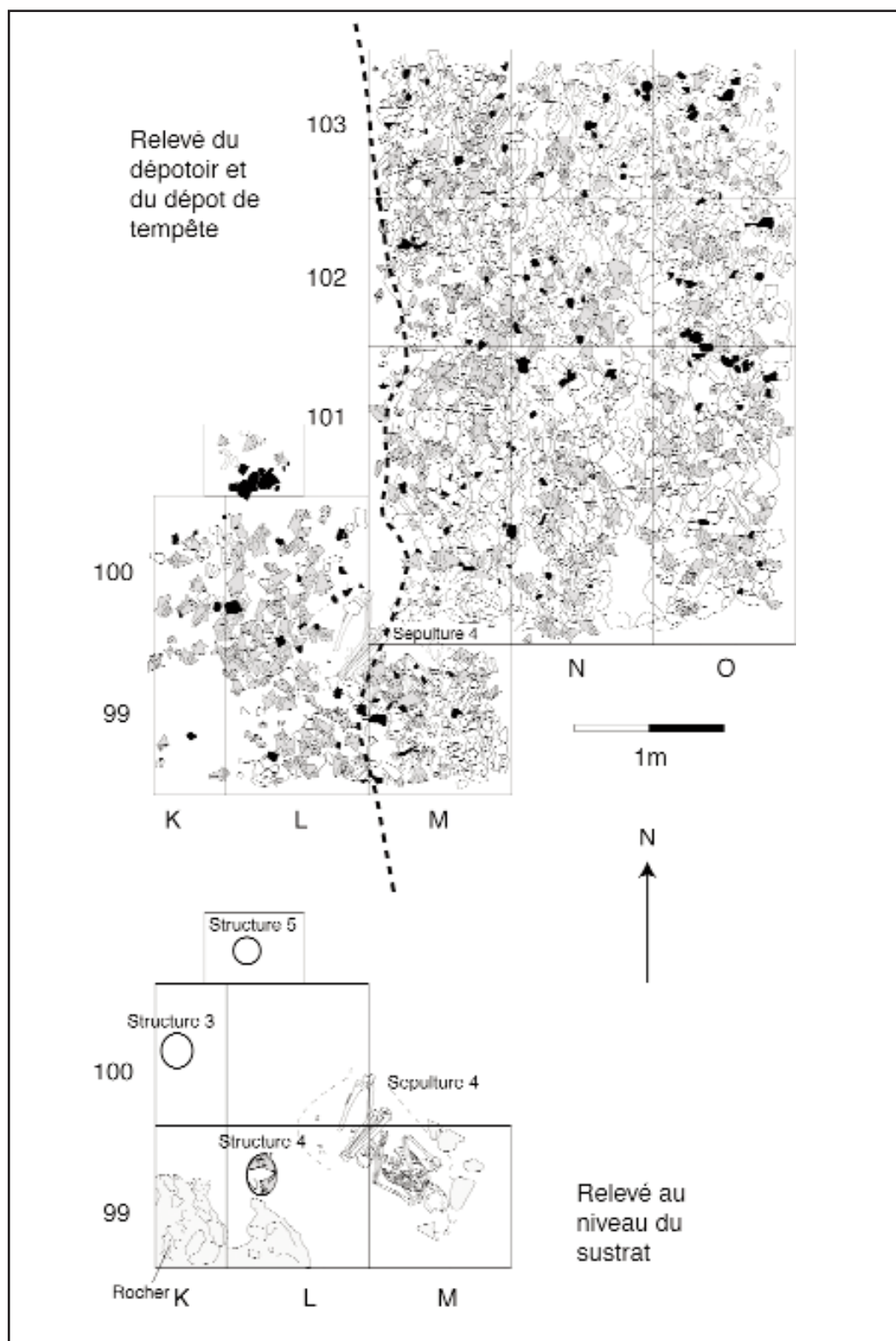
Seize sondages de 50 x 50 cm ont été implantés selon 4 axes orthonormés afin de couvrir un maximum de la surface de l'îlet. L'ensemble du matériel a été collecté. Afin d'en reconnaître les couches les plus profondes, les sondages ont été poursuivis à la tarière. L'existence de niveaux amérindiens en place, enfouis, a été vérifié. Quatre secteurs ont pu être définis :

- le tiers sud de l'îlet où le substrat calcaire affleure dépourvu de niveau amérindien conservé ;
- le tiers nord de l'îlet, correspond à un sol naturel sans paléosol. C'est une zone de dépôt de sable marin relativement récent ;
- la côte est, érodée par la mer et les alizés, où la présence de niveaux amérindiens était déjà connue



Gosier, îlet du Gosier

Plan général de l'îlet et indication des axes de sondages



Gosier, îlet du Gosier

Relevé de la zone 1 et 1b. En gris, les coquilles ; en noir, la céramique ; en blanc, les pierres ; en pointillés, la limite interne du dépôt de tempête

(interventions de 2001 et 2002). Nous avons pu montrer que la "butte dépotoir en élévation" précédemment reconnue était bien d'époque amérindienne et directement en relation avec les parties déjà fouillées dans cette zone. Vers le sud, le dépotoir se développe entre le rivage actuel et les

premiers entablements de la zone où le calcaire affleure. Seul le sondage le plus septentrional a montré un niveau amérindien enfoui ;

- la côte ouest et les abords de la dépression centrale où des niveaux amérindiens ont été retrouvés. Cette zone n'est pour l'instant pas menacée.

■ Les fouilles en aire ouverte

Cette phase a consisté en l'ouverture de zones de superficies plus importantes. Ces surfaces sont cependant limitées par la présence de nombreux arbres. Elles ont été implantées sur la côte est de l'îlet, secteur menacé par l'érosion marine et où le paléosol amérindien a été reconnu.

Une première zone (Z1) de 12 mètres carrés (3 x 4 m) a été implantée, environ un mètre en arrière de la ligne de rivage. Elle englobe le sondage 1 de la première phase qui montrait un niveau amérindien de type dépotoir coquillé avec céramique et faune, entre 25 et 35 cm sous le sol actuel. L'angle sud-ouest a été agrandi de 4 mètres carrés (Z1B) afin de faciliter la fouille de la sépulture qui apparaissait en coupe. De même, une zone Z1C a été créée sur le bord nord de Z1B afin de dégager un amas de céramique qui apparaissait dans la coupe. Enfin, une zone Z2 de 5 mètres carrés a été fouillée entre la zone 1 et la zone des sépultures de 2001-2002.

L'ensemble a été fouillé manuellement à la truelle et avec des outils plus adéquats pour la sépulture. L'intégralité du sédiment a été tamisée et tout le matériel récolté.

Plusieurs épisodes ont ainsi pu être mis en évidence :

- Un dépôt de tempête. Il occupe les bords orientaux des zones Z1A et Z2. Il correspond au haut de plage et donc au paléorivage au moment de l'occupation post-saladoïde de l'îlet. Les quelques occurrences de

matériel céramique plus ancien (saladoïde), présentent toutes des éléments de dragéification et n'ont été retrouvées, isolées, qu'à l'intérieur de ce dépôt. Il est possible que sa mise en place ait bouleversé des restes d'occupations plus anciennes. Par ailleurs, le fait que la majorité du mobilier céramique de cette couche provienne de la couche sus-jacente indique que le dépôt de tempête n'était pas encore stabilisé et qu'il existait encore de nombreux vides entre ses blocs constitutifs au moment de la mise en place du dépotoir.

- Un paléosol post-saladoïde. Il est localisé entre le dépôt de tempête et l'intérieur de l'îlet. Un dépotoir, lui aussi post-saladoïde, a été mis en place au-dessus du paléosol, en bordure du dépôt de tempête. C'est au niveau de la zone 1 que les tessons sont les plus gros, qu'il y a le plus d'individus reconnus et que le nombre de très petits tessons est le plus élevé. Ce sont à la fois des indicateurs de rejets primaires et de balayages indiquant la proximité de la zone d'activité humaine. De même, la couche dépotoir semble devenir quasiment inexistante vers l'intérieur de l'îlet (extrémité occidentale de Z1B). Cette partie correspond aussi à la zone où des structures d'habitats (trous de poteau) ont été retrouvées. Les zones plus denses sont situées le long du dépôt de tempête et semblent indiquer une organisation en tas. Ces concentrations ne sont certainement pas contemporaines mais appartiennent à la même culture post-saladoïde.

■ Etude de la céramique

Le volume total du mobilier céramique récolté lors de cette campagne de fouille représente 36,7 kg pour une surface de 25 m². Il représente un NR de 1715. Le NMI, calculé à partir des bords isolés et des formes reconnues, est de 230, ce qui représente une proportion d'individus reconnus de 20%.

Au moins les trois quart du corpus sont des récipients de forme ouverte. Seul 1,3% de l'assemblage correspond à des céramiques de forme fermée. Cette forte dichotomie semble être un trait particulier de cette série.

Les indices saladoïdes, à une exception près, sont tous repérés dans le bas du niveau de dépôt de tempête et sont résiduels. On les trouve en association avec du mobilier à priori troumassoïde, bien que pour certaines formes qui semblent ubiquistes une caractérisation culturelle est toujours délicate.

Quelques éléments d'influence suazoïde, sous-série tardive du troumassoïde, ont été diagnostiqués au sein du corpus. Il est intéressant de noter que sur le site de l'Anse à la Gourde à Saint-François, on retrouve les mêmes témoins culturels dans les mêmes proportions : à savoir une occupation troumassoïde prépondérante datant du XII^e siècle et des indices plus localisés et moindres d'une occupation Troumassoïde tardive (sous-série suazoïde) (Hofman, 2000).

■ La sépulture

Une quatrième sépulture (sépulture 4) a été fouillée au cours de cette campagne. Elle est localisée dans la



Gosier, îlet du Gosier
La sépulture

zone Z1B en arrière du dépôt de tempête qu'elle recoupe partiellement. La fosse a été creusée dans le paléosol amérindien. Elle est en partie recouverte par l'amas coquillier (couche dépotoir) au niveau de son crâne.

Il s'agit d'une sépulture primaire, simple. La décomposition s'est effectuée en espace colmaté. L'individu, un adulte de sexe masculin, repose sur le dos, la tête à l'est, les membres inférieurs fléchis, perpendiculairement à l'axe du rachis sur son côté droit.

Les pratiques funéraires sont assez proches de celles de la sépulture 1 fouillée en janvier 2002. L'individu a été placé en position forcée dans une fosse qui a été rebouchée. Il n'y a pas eu d'intervention ultérieure sur le cadavre. Les positions des individus sont similaires : sur le dos, les membres inférieurs fléchis perpendiculairement à l'axe du rachis.

Cette opération a permis de mieux définir l'occupation amérindienne de l'îlet. La mise en place du dépotoir ainsi que sa limite orientale ont pu être précisées. La

partie fouillée montre un seul niveau d'occupation d'attribution Troumassoïde. Des structures en creux, dont trois trous de poteau et une sépulture, ont été fouillées.

Une organisation du site semble se dessiner. Il y a marginalisation des zones de dépôt sur des endroits impropres à l'occupation : le dépôt de tempête et ses blocs instables et le long de la marche formée par l'affleurement calcaire. La zone d'habitat doit se situer à proximité et à l'extérieur de ces zones. Ce schéma corrobore ceux de sites contemporains, en particulier celui d'Anse à la Gourde à Saint-François où une zone de rejet ceinture une zone d'habitat et d'activité. Il est à noter que le site d'Anse à la Gourde a livré de nombreuses sépultures localisées dans la zone d'habitat.

Une seconde campagne, programmée pour septembre 2004, permettra d'approfondir ces résultats.

Thomas ROMON
avec la participation Gaëlle Chancerel

GOYAVE Bonfils

MULTIPLE

Cette opération de diagnostic archéologique a permis d'explorer une zone de collines où l'implantation amérindienne demeure mal connue contrairement aux zones côtières qui ont fait l'objet d'une recherche importante en Guadeloupe.

Le terrain destiné à accueillir l'implantation d'un lotissement se présente sous la forme d'un vaste plateau à la vue dégagée qui domine la vallée de la rivière Bonfils et la frange côtière située 3 km à l'est. Il dispose d'une terre aisément cultivable, d'un arrosage

abondant et d'une ravine propice à l'approvisionnement en eau potable qui s'étend en contrebas du terrain. Tous ces éléments offraient un faisceau d'arguments favorables à une implantation humaine mais aucun vestige anthropique n'a été observé dans les 29 tranchées ouvertes à la pelle mécanique.

Christine ETRICH

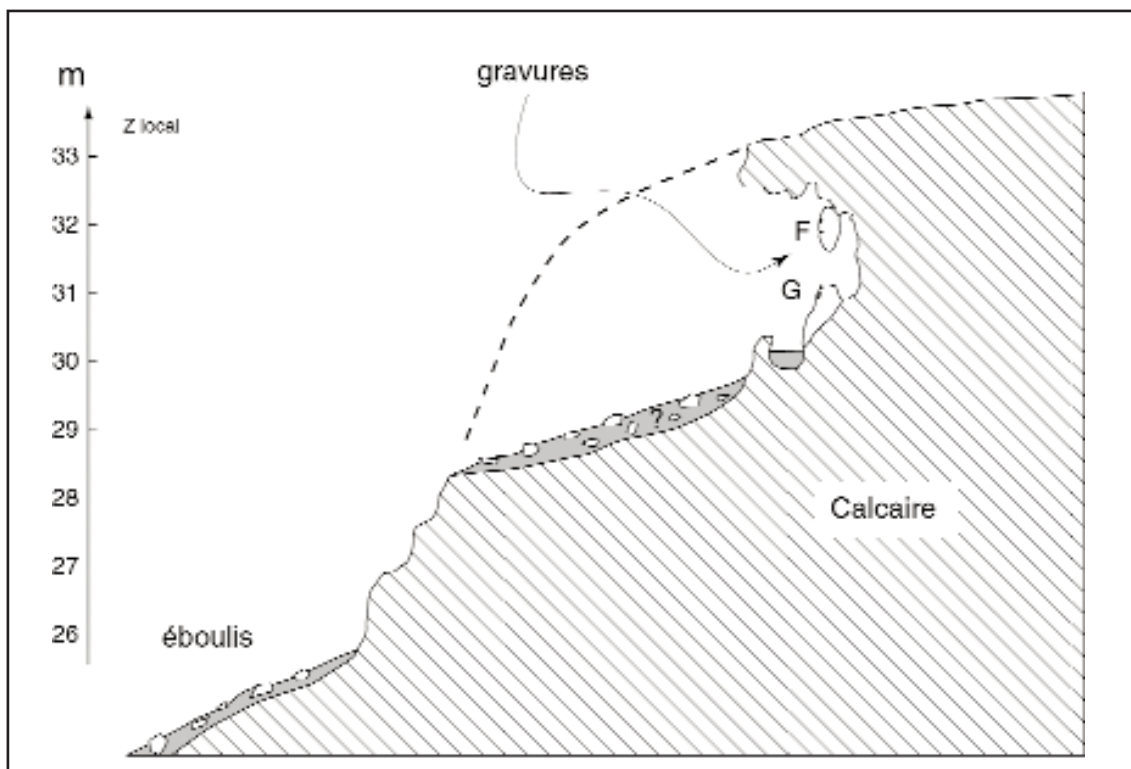
LE MOULE Abri à pétroglyphes

PRECOLOMBIEN

Lors de prospections archéologiques ayant pour but la recherche de cavités naturelles en Grande-Terre (article dans ce bilan) C. Stouvenot découvre sur la commune du Moule un abri sous roche comportant 14 gravures représentant des figures anthropomorphes réalisées sur des concrétions calcaires (stalagmites et stalactites). Cette découverte a un caractère exceptionnel, car jusqu'à ce jour, la totalité des roches gravées connues en Guadeloupe était localisée dans le sud de la Basse-Terre, à Marie-Galante et à Saint-Martin, et aucune n'avait été repérée en Grande-Terre. Les caractéristiques de ce site restent assez

modestes : peu de gravures, grande simplicité des représentations. Sa rareté et sa fragilité ont cependant justifié une étude et un relevé immédiats et la mise en route d'une procédure de classement au titre des monuments historiques.

Le substratum est constitué de calcaires coralliens blancs, assez tendres et très vacuolaires, d'âge plio-pléistocène. Ces calcaires présentent une morphologie corrodée (micro-lapias), avec une surface très irrégulière, constituée de petites vacuoles.



Le Moule, abri à pétroglyphes

Coupe de l'abri au niveau des stalactites et stalagmites F et G décorées

L'abri est un simple encorbellement de rocher dont l'aplomb est au maximum de 1,50 m (figure 1). L'état du rocher (plutôt mauvais) diffère selon sa situation dans le profil de l'abri. Il est à noter la présence de plusieurs vasques ou cuvettes naturelles, qui sont actuellement partiellement comblées de limon. Deux de ces vasques sont étanches et se remplissent d'eau douce en période pluvieuse. Le sol de l'abri se présente comme une plate-forme semi-circulaire de 6 m de large, en légère pente vers l'aval et constituée d'une terre caillouteuse d'épaisseur inconnue. Il n'est pas exclu que cette couche ait pu piéger des vestiges archéologiques liés à l'exploitation de l'abri. Nous avons récolté à sa surface quelques fragments de jarre coloniale. Des sondages vont y être prochainement réalisés.

Les gravures sont toutes localisées sur des concrétions et à l'abri du surplomb. Elles regardent toutes vers l'extérieur, suggérant une sorte de "mise en scène" pour le visiteur qui arrive sur ce site en forme de petit amphithéâtre. Quatre groupes de gravures peuvent être décrits :

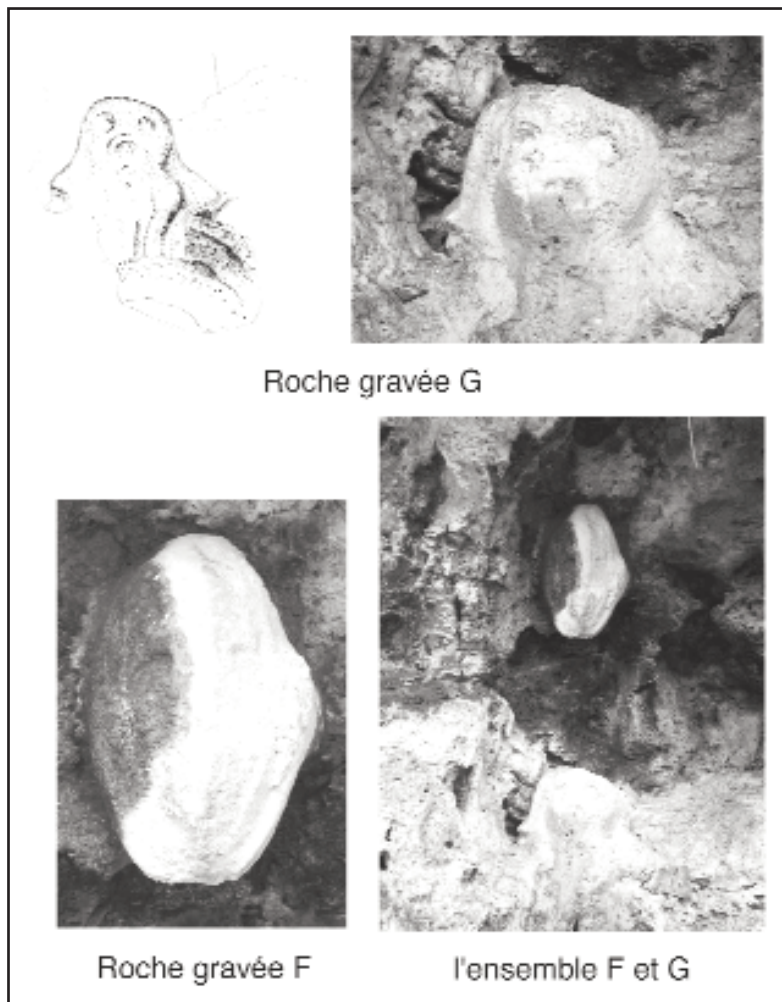
■ Groupe central principal

Les gravures E, F et G sont immédiatement visibles quand on arrive à l'abri. Ces trois gravures forment l'ensemble principal, les autres gravures étant à l'évidence plus accessoires. Les gravures E et G, situées en hauteur, au même niveau sont assez voisines et constituent un doublon très évident. Elles sont de dimensions comparables (40 et 60 cm) et sont réalisées sur des stalactites de forme oblongue (en

ballon de rugby pour la roche G) bien individualisées et seulement attachées à la paroi par l'arrière (elles ne descendent pas du plafond) : ainsi les têtes représentées disposent d'un "crane" arrondi, ce qui leur donne un aspect réaliste. La tête de gauche (E) est très nette et comporte des yeux, un nez (avec les narines) et une bouche très profondément gravés dans la roche (1 à 2 cm). Par contre la tête de droite (F) est très estompée, en raison d'un voile de calcite qui la rend difficilement lisible : on distingue cependant nettement deux yeux et une bouche. La gravure G est localisée sur une stalagmite située exactement à l'aplomb de la stalactite portant la tête F, 50 cm plus bas. Elle est nettement visible et est constituée de deux yeux et d'une bouche cernée d'un sillon lui donnant peut-être l'aspect d'un animal. La face avant de la stalagmite domine une vasque circulaire d'environ 40 cm de diamètre et partiellement comblée d'un limon gris-noir. Il est intéressant de noter que le rocher constituant la bordure de cette vasque est en partie poli par frottement. Cette vasque se remplit d'eau suintant des concrétions sus-jacentes lors de fortes précipitations.

■ Groupe central de gauche

L'élément le plus visible de ce groupe est la gravure D qui est située à la base d'une stalagmite et qui présente deux yeux, une bouche et des narines nettement visibles (quoique très alvéolées) formant une tête très régulière et assez esthétique. L'autre élément remarquable est la tête L, assez nette, réalisée sur un voile concrétionné qui domine également une petite vasque. Les autres éléments



Le Moule, abri à pétroglyphes
Vue de détail relevé de l'ensemble F et G

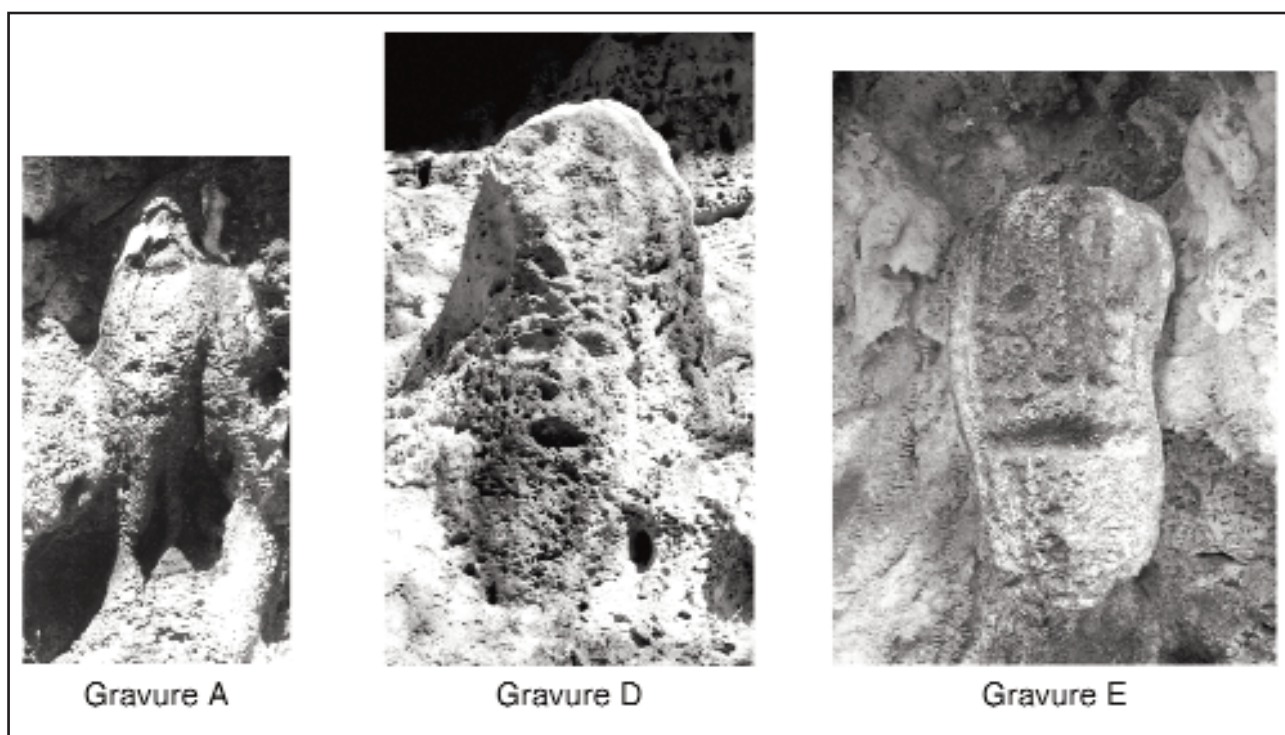
sont plus douteux. La tête C, au sommet de la concrétion qui porte la gravure D est très irrégulière : on peut douter de sa réalité. La tête M, réalisée sur une petite stalagmite est très douteuse, en tout cas très détériorée (fracturation). La tête N, gravée sur un voile concrétionné et constituée de deux petits points représentant des yeux, semble bien d'origine anthropique, bien que la disposition des yeux, sur un axe oblique, reste assez curieuse.

■ Groupe de gauche

Les gravures sont exécutées sur une colonne attachée au rocher constituée par la jonction d'une stalactite et d'une stalagmite. La stalactite porte une petite tête (A), très bien visible et constituée de deux yeux et une bouche. La gravure B, sur le voile stalagmitique, est moins évidente et paraît être constituée de deux yeux et une bouche. Leur disposition peu régulière laisse subsister un doute sur la réalité de cette figuration.

■ Groupe de droite

Le groupe de droite est constitué de deux ensembles : trois petites stalagmites voisines (H, I, J) reposant sur un voile calcitique portent chacune une tête figurée par seulement deux yeux ou deux yeux et une bouche à peine visibles. La juxtaposition de



Le Moule, abri à pétroglyphes
Vue de détail des pétroglyphes

ces gravures ne laisse pas de doute sur leur réalité. Quelques décimètres au-dessus une petite tête (K) stylisée par deux yeux et une bouche, à peine visibles, a été réalisée sur un fragment de voile concrétionnaire attaché à la paroi.

Les roches gravées de Guadeloupe sont généralement considérées comme datant de l'époque précolombienne. Plusieurs caractéristiques des gravures de cet abri permettent de les rattacher à cette période : le style d'abord avec les visages simplement représentés par deux yeux et une bouche qui sont fréquents, voire majoritaires, sur les sites à gravures précolombiennes ; la technologie ensuite avec le bouchardage ou piquetage qui est la technique la plus utilisée par les amérindiens, alors que les gravures historiques sont plutôt incisées à l'aide d'outils métalliques. Un autre argument de datation peut être également avancé : la plupart des gravures sont fortement corrodées, ou recouvertes d'un voile de calcite, ce qui plaide en faveur d'une certaine ancienneté, bien que la vitesse de cette altération ne puisse être correctement évaluée.

Sans qu'il y ait de rapport avec la création des pétroglyphes, le site a probablement été fréquenté aux périodes historiques comme en témoignent quelques

fragments de jarre en poterie commune orangée trouvées sur le sol de la plate-forme.

La présence de vasques, sortes de cuvettes naturelles pouvant recueillir de l'eau douce, denrée rare dans cet environnement particulièrement sec, explique probablement le choix de cet abri. Les nombreuses autres cavités voisines ne comportent pas de vasques et n'ont apparemment pas été choisies pour la réalisation de roches gravées. Dans cette perspective, les gravures sont probablement les vestiges d'un rituel accompagnant l'exploitation ou la présence d'eau douce. D'autres auteurs ont déjà fait remarquer que, dans les Petites Antilles, on constate l'association presque systématique des pétroglyphes et des points d'eau.

De nombreuses cavités ou abris sous roche connus en Grande Terre sont désignées comme "grottes caraïbes" ou, selon le patois local "voûtes caraïbes" comme par exemple à la Pointe de la Grande Vigie, mais elles n'ont pas fourni de vestiges d'occupations amérindiennes. Il s'agit donc de la première cavité ornée découverte sur l'île de la Guadeloupe.

Christian STOUVENOT et Gérard RICHARD

SAINTE-ANNE

Caserne des Pompiers

MULTIPLE

Dans le cadre de l'étude des cavités de l'archipel guadeloupéen, un sondage a été réalisé dans la grotte de la Caserne des Pompiers à Sainte-Anne. Cette grotte présente deux parties : une entrée en encorbellement d'une dizaine de mètres de large (partie ouest) et une salle de 14 m de profondeur sur 10 m de largeur (partie est) dont la voûte est partiellement effondrée. La taille de cette cavité et sa situation très favorable (éperon rocheux situé à proximité du rivage marin) en fait un site très favorable à l'occupation amérindienne bien qu'aucun vestige n'y ait encore été découvert. Constatant la présence de

nombreuses chauve-souris et de dépôt de guano dans la partie est (grande salle), nous avons décidé de limiter provisoirement les premières investigations à la partie ouest, de façon à éviter le risque histoplasmique. Un petit sondage de 1m² a été réalisé. Il a montré un remplissage caillouteux d'environ 50 cm d'épaisseur ne contenant que de rares éléments contemporains (verre de bouteille). Un autre sondage sera ultérieurement réalisé dans la salle est.

Christian STOUVENOT

SAINT-BARTHELEMY

Toute la commune

MULTIPLE

Une mission de réactualisation des données de la carte archéologique de la commune de Saint-Barthélemy a été effectuée en août 2003. De nombreux échanges avec des Saint-Barts passionnés d'histoire et d'archéologie ont permis de localiser la plupart des découvertes et d'en enregistrer une vingtaine de nouvelles. Le nombre de sites ou

d'indices de sites archéologiques recensés est ainsi passé de 44 à 64.

Pour la période amérindienne, il faut signaler les sites majeurs du quartier de Saint-Jean, notamment ceux de l'aéroport et de l'abri du Château dont les seuls objets visibles sont une dizaine de galets ouvragés présentés au musée. Leur facture est tout à fait



Saint-Barthélemy

Galet décoré provenant de l'abri du Château

exceptionnelle, notamment par la juxtaposition de zones bouchardées et de zones polies.

Des gouges en lambi ont été signalées en plusieurs endroits de l'île, notamment à l'anse des Cayes, à la pointe de Colombier, à l'anse des Flamands.

Pour la période coloniale, les informations les plus intéressantes concernent les anciennes galeries d'exploration minières. Elles ont pu être repérées notamment à Lorient. A la suite de ce repérage, une étude a pu être programmée en 2004.

Il reste encore des recherches à mener, plusieurs pistes étant apparues au regard des informations recueillies. Ainsi, des édifices mériteraient une étude archéologique associée à des recherches d'archives, tels le moulin à vent de Saint-Jean, le four à chaux de l'anse de Lorient ou les grottes à sel et les salines.

Les enquêtes orales et les observations de terrain ont donné lieu à un rapport qui a été remis à la mairie de Saint-Barthélemy.

Afin de mieux protéger le patrimoine archéologique enfoui, en particulier face aux travaux de terrassement effectués lors des aménagements et des constructions, une carte de zonage archéologique va être prioritairement réalisée par le SRA. Elle permettra, conformément à la réglementation en vigueur, de prendre en compte le patrimoine archéologique dans les projets d'aménagement.

Plusieurs collections archéologiques existent encore chez les particuliers. Il serait très souhaitable d'une part d'identifier ces objets et d'autre part de permettre au plus grand nombre de profiter de ce patrimoine à travers leur exposition au Musée de Saint-Barthélemy.

Marie-Armelle PAULET-LOCARD

SAINT-MARTIN

Etang Rouge - lot 401

PRECOLOMBIEN

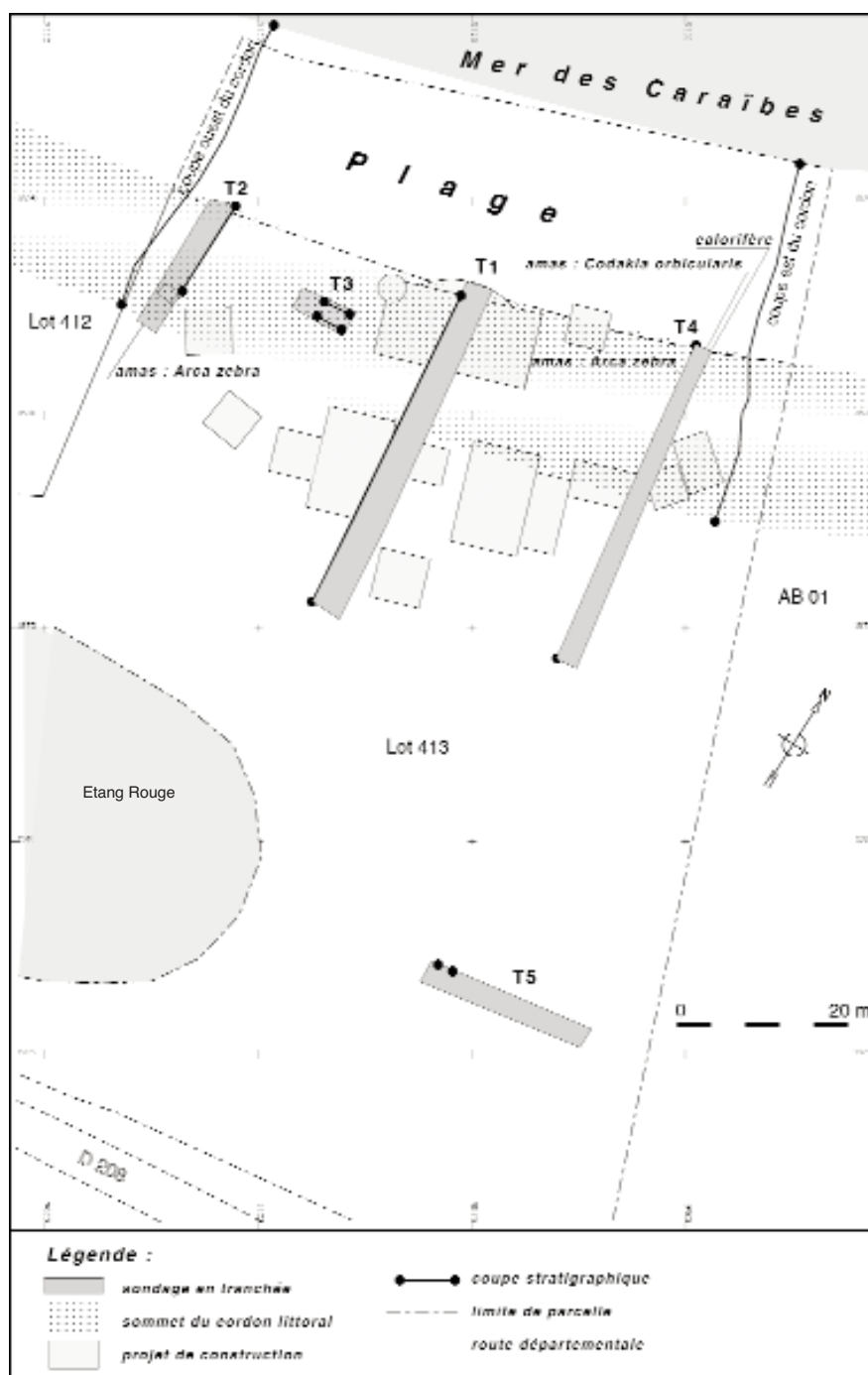
Dans le cadre du projet de lotissement de la plage de Baie Rouge sur l'emprise duquel des vestiges précolombiens ont récemment été découverts par C. Stouvenot, un diagnostic archéologique a été réalisé sur une parcelle concernée par la construction d'une propriété. La zone d'intervention des travaux représente une superficie de plus d'un hectare.

La Baie Rouge est localisée dans la partie occidentale de l'île de Saint-Martin sur la péninsule des Terres Basses. Il s'agit d'une longue plage de sable coquillier de 1,5 km, interrompue à l'ouest et à l'est par des formations rocheuses. L'occupation précolombienne est située dans la partie centrale de la baie, au niveau d'un cordon littoral sableux, isolé au nord par la mer des Caraïbes et au sud par l'Etang Rouge. Le gisement précéramique a été repéré sous le cordon littoral dont le sommet est à la cote d'altitude 6 m NGG et à environ 25 m en arrière du rivage. L'occupation précolombienne s'étend le long du flanc sud du cordon, entre 1,5 et 5,5 m de profondeur par rapport au terrain naturel.

Une série de 5 sondages en tranchées couvre la zone d'intervention du projet. La séquence stratigraphique

pour les sondages 1, 2, 3, 4 est similaire. On observe une succession de dépôts de sables d'apport marin et éolien, sur lesquels se sont formés des paléosols. De la base au sommet on observe :

- un niveau de sable coquillier beige, grossier (G),
- un premier paléosol (F) formé d'un sable coquillier gris-brun. C'est au sommet de ce paléosol que le niveau d'occupation le plus ancien est repéré,
- un niveau de sable coquillier grossier beige, meuble au sommet avec des concrétions racinaires (E) et induré à la base (E'). Des couches d'occupation y ont été repérées dans les tranchées 1, 2, 3 et 4. Un niveau à huîtres se suit entre les tranchées 1, 3 et 4,
- un second paléosol (D) formé d'un sable coquillier gris-brun, concentre les niveaux d'occupation les plus denses et en particulier deux couches très riches à *Arca zebra* que l'on identifie dans toutes les tranchées,
- un niveau de sable coquillier beige, grossier, avec des zones plus sombres (C), comportant des artefacts isolés ne constituant pas réellement de niveau d'occupation, sauf dans la tranchée 1,



Saint-Martin, Etang Rouge
Plan général du site. T1 à T5, tranchées de sondages

- un troisième sol (B, actuel) formé d'un sable coquillier gris-brun, visible uniquement dans les tranchées 1 et 4, pour lequel une zone charbonneuse à bois brûlés a été repérée,
- un niveau de remblai sableux lié aux travaux.

Les données stratigraphiques mettent en évidence de multiples occupations, dont certaines sont identifiées par des amas coquilliers indépendants. Leur datation en chronologie absolue permettra de mettre en évidence le choix des espèces consommées selon les périodes. Ces premières investigations mettent en évidence la richesse du gisement et son fort potentiel archéologique : site stratifié à occupations multiples,

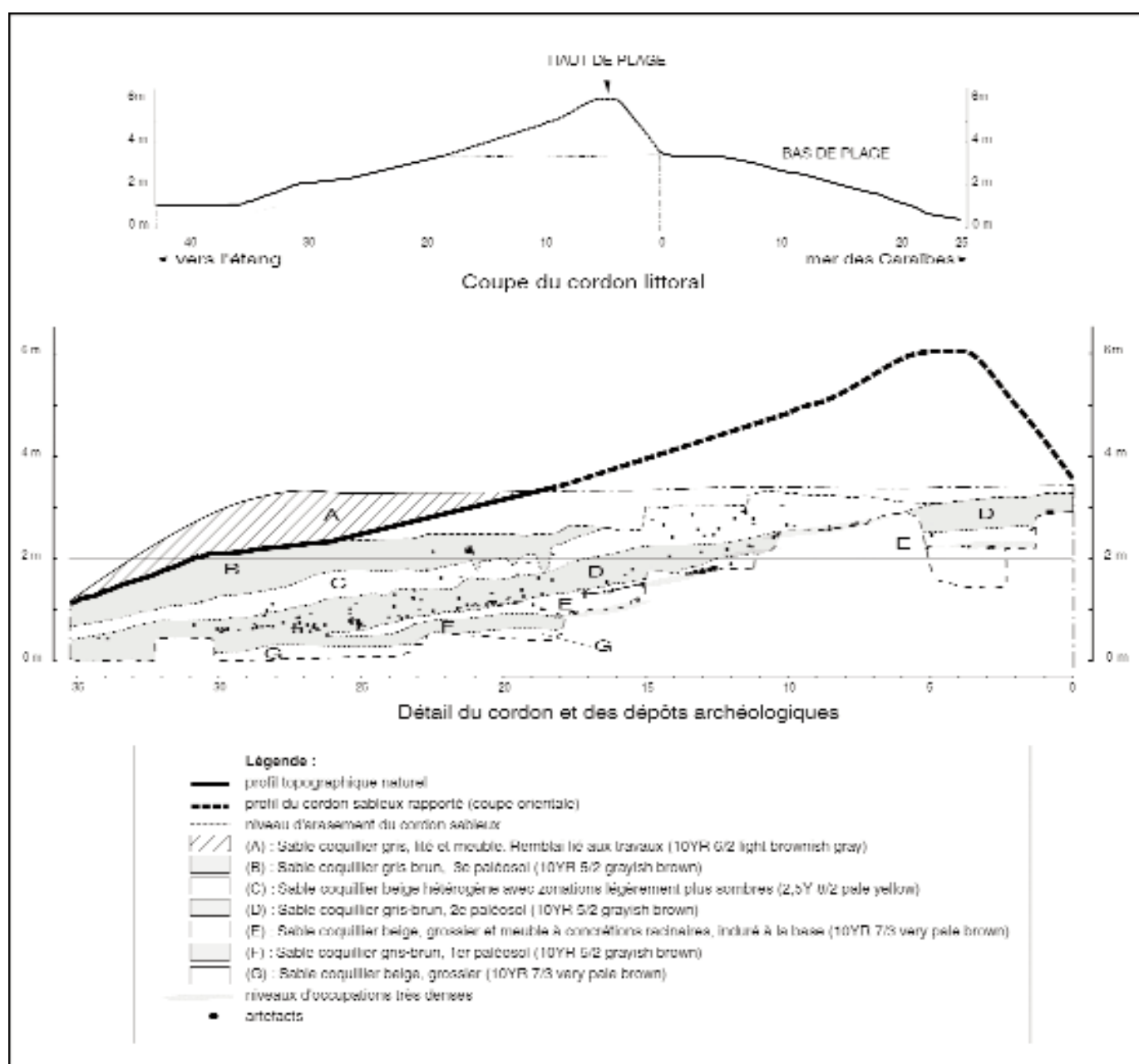
permettant de couvrir une longue fourchette chronologique et d'appréhender ainsi un complexe précéramique. D'autre part, la préservation in situ de foyers, d'aires de cuisson et de consommation de coquillages, offre également la possibilité de documenter l'organisation spatiale du gisement. Les investigations réalisées sur le site précéramique de la Baie Orientale à Saint-Martin ont montré tout l'intérêt de ce type de recherches.

D'après les premières observations, les activités de subsistance sont exclusivement axées sur la collecte de coquillages. Les espèces les plus exploitées sont des bivalves dont *Arca zebra* et *Codakia orbicularis*. Les gastéropodes sont représentés par *Strombus*



Saint-Martin, Etang Rouge
Vue de la plage de Baie Rouge

gigas, retrouvés en amas dans les niveaux inférieurs du gisement et ponctuellement *Cittarium pica*. Concernant l'exploitation du milieu à des fins alimentaires, il est important de noter ici l'absence totale de faune vertébrée et particulièrement d'ossements de poissons. Cette absence peut être liée à des phénomènes de conservation différentielle, comme cela a été mis en évidence pour le gisement précéramique de la Baie Orientale. L'industrie sur coquille a fourni quelques outils dont une hache sur *Strombus gigas*. Deux autres éléments sont remarquables et inédits dans l'outillage de cette période. Il s'agit d'objets façonnés sur *Cittarium pica* qui sont découpés et abrasés au niveau de la première spire, dégageant ainsi une sorte de préhension. Ces éléments étant fragmentaires, leur interprétation est délicate à ce stade. Le mobilier



Saint-Martin, Etang Rouge
Coupe stratigraphique du cordon littoral dans la tranchée T1

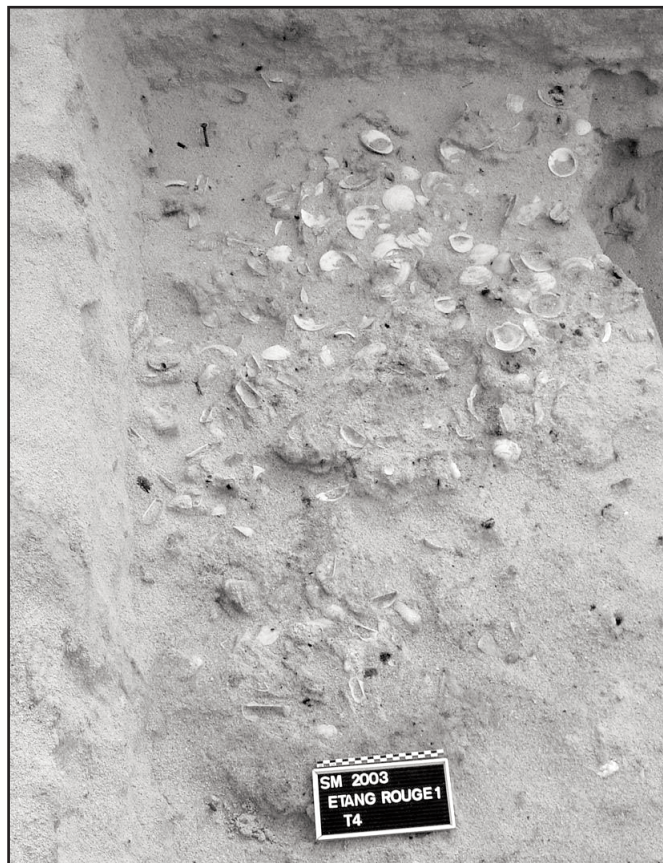


Saint-Martin, Etang Rouge
Vue de la tranchée T1

lithique correspond à des éclats de débitage sur basalte et sur silex et à des galets de roche volcano-sédimentaire.

Une première analyse par le radiocarbone effectuée à la base de la séquence a fourni une datation de 3490 ± 40 BP (Beta 190805), soit en années calibrées de 1910 à 1700 av. J.-C. Il s'agit donc d'une occupation ancienne à l'échelle des Petites Antilles. Ces premières investigations mettent en évidence un site exceptionnel pour cette période dont il est d'ores et déjà possible d'esquisser le schéma d'organisation. La densité des artefacts et leur superposition en stratigraphie semblent indiquer que le site a été fréquenté sur une longue période chronologique. Les vestiges sont attribuables à des aires de campements où sont associées plusieurs activités, la principale étant ici axée sur la cuisson et la consommation de coquillages et particulièrement de bivalves dont *Arca zebra*.

L'occupation précéramique des Petites Antilles est actuellement très mal documentée et les sites attestés y sont rares. Un seul gisement est avéré en Guadeloupe ; aucune occupation de cette phase n'est attestée en Martinique par des datations radiométriques. Pour le Nord de l'archipel, plusieurs occupations précéramiques sont connues, notamment à Anguilla, Saba, Saint-Eustache et Antigua. L'île de Saint-Martin, quant à elle, compte quatre gisements précéramiques datés en chronologie absolue,



Saint-Martin, Etang Rouge
Amas de *Codakia orbicularis* et *Arca zebra*

représentant les phases anciennes et récentes de cette période. Il s'agit des sites de Norman Estate, Baie Longue 2, Baie Orientale et Etang Rouge. D'après le contexte géomorphologique et le mode d'occupation en "aires de campement", il est très probable que toute une succession d'installations de ce type soit répartie sur cette partie de la plage. Le complexe précéramique de Baie Rouge apparaît comme un site majeur pour la connaissance des premières occupations précolombiennes des Petites Antilles.

Dominique BONNISSENT



Saint-Martin, Etang Rouge
Hache en *Strombus gigas*

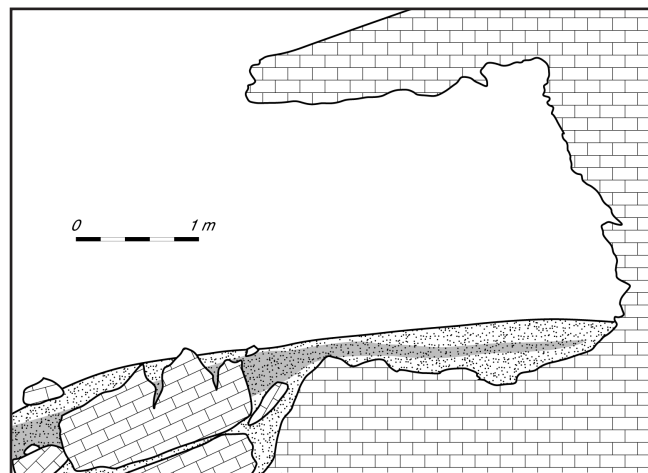


Saint-Martin, Etang Rouge
 Vue de détail du niveau à *Arca zebra* de la tranchée T1



Saint-Martin, Etang Rouge
 Détail de la coupe de la tranchée T1 avec charbons de bois en place

L'étude de l'abri-sous-roche des Mornes de Lake s'inscrit dans le cadre du programme «Cavités de l'archipel guadeloupéen, prospection thématique 2003» conduit par C. Stouvenot. Cette recherche vise à documenter les occupations précolombiennes dans les cavités, actuellement peu connues et rarement analysées. Le petit gisement des Mornes de Lake est situé sur la péninsule des Terres Basses, dans l'intérieur du massif, à une trentaine de mètres d'altitude et à une distance d'environ 700 m de la plage la plus proche de Baie Rouge et 1000 m de celle de Baie Longue. Le secteur des Mornes de Lake est formé de plateaux calcaires soumis aux phénomènes karstiques qui produisent, à l'aplomb de certaines falaises, des formations en abri-sous-roche. L'originalité de cette occupation tient dans le type de gisement - sous abri - très peu fréquent par rapport aux sites de plein air qui constituent la grande majorité des implantations précolombiennes toutes périodes confondues. Un sondage en tranchée a permis d'observer le remplissage de l'abri, de la partie abritée par la voûte jusqu'à l'extérieur. Un niveau archéologique peu structuré et pauvre en mobilier a été identifié. Il a fourni des vestiges céramiques postsaladoïdes associés à quelques restes de faune consommée. La configuration de l'abri, dont les dimensions correspondent à une surface réduite



Saint-Martin, abri des Mornes de Lake
Coupe stratigraphique. En grisé, la couche archéologique

d'environ 15 m² sous la voûte et la faible quantité de mobilier archéologique, en font une occupation à caractère ponctuel, correspondant probablement à un abri temporaire. Le site est en cours d'étude.

Dominique BONNISSANT

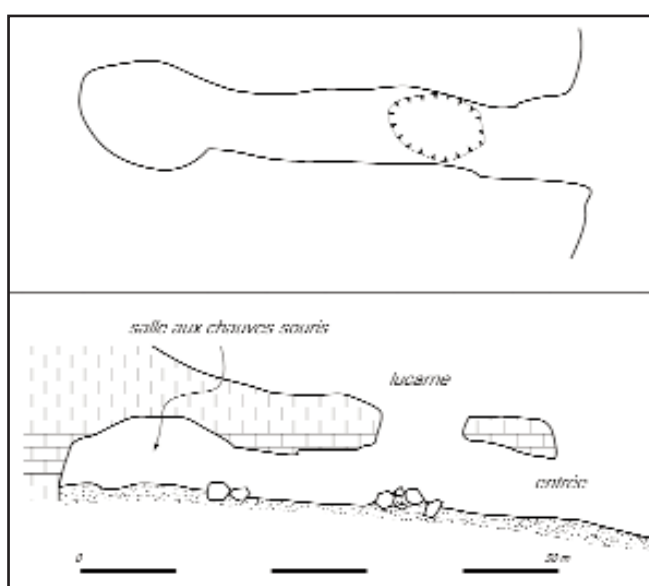


Saint-Martin, abri des Mornes de Lake
Vue générale de l'abri en cours de sondage

Cette opération a débutée en 2002 par un pré-inventaire du potentiel archéologique des cavités naturelles en Guadeloupe. En 2003, les prospections se sont poursuivies et deux campagnes de sondages ont été réalisées.

Les prospections et études documentaires ont permis de compléter l'inventaire, le nombre de cavités recensées est passé de 86 en 2002 à 152 en 2003, dont 66 ont fait l'objet d'une visite, de photographies et de relevés. A ce stade, 22 cavités présentent un potentiel reconnu en archéologie précolombienne, des vestiges étant identifiés dans la cavité elle-même ou dans les environs immédiats. Mis à part quelques exceptions, les cavités sont de taille réduite (ce sont des abris sous roche pour la plupart d'entre elles), les vestiges se manifestant par la présence de mobilier archéologique - céramique dans la plupart des cas - disséminé sur le sol à l'intérieur ou devant l'entrée. Les grottes les plus importantes, comme le Grand Trou à Diable à Marie-Galante ou la Grotte de Courcelles à Saint-François, n'ont pas été visitées à cause des risques de contamination par l'histoplasmose.

Parmi les résultats importants, il est à noter sur la commune du Moule la découverte d'un abri sous-roche comportant des gravures rupestres sur concrétions (voir article dans ce bilan) et sur la commune de Capesterre de Marie-Galante d'une petite grotte funéraire qui devrait faire l'objet d'une fouille en 2004 menée par P. Courtaud (CNRS).

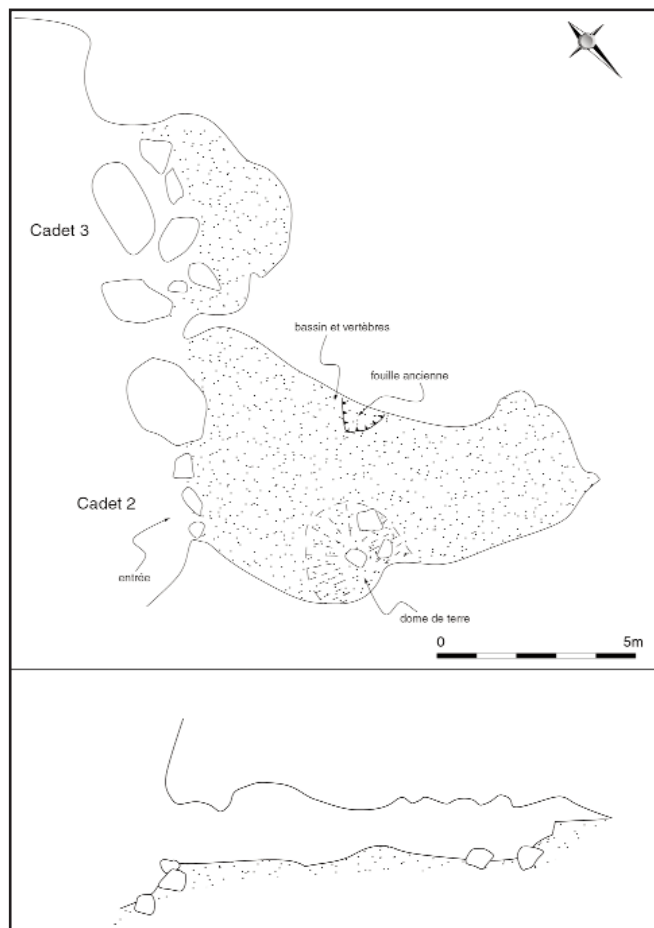


Cavités naturelles de Guadeloupe
Exemple de cavité, la grotte Blanchard
à Capesterre de Marie-Galante

Cette grotte se présente comme un conduit d'une dizaine de mètres de longueur qui s'ouvre sur le flanc d'un versant calcaire. Le sol est constitué d'un limon caillouteux qui a été creusé, probablement par un fouilleur clandestin. Cette petite excavation a mis au jour des restes humains (fémur, côtes, vertèbres, os iliaque) qui ont été laissés sur place. La présence de poterie précolombienne à la surface du sol et devant l'entrée de la grotte permet de supposer l'existence d'inhumations appartenant à cette période.

Les sondages n'ont, pour l'instant, été effectués que dans les cavités ne présentant pas de risque de contamination par l'histoplasmose. Cette maladie se contracte par inhalation de spores d'un champignon se développant dans le sol à partir des fientes de chauves-souris et qui peut provoquer des infections pulmonaires plus ou moins graves. Une campagne de sondages a été menée par D. Bonnissent dans l'abri des Mornes de Lake à Saint-Martin où un niveau d'occupation post-saladoïde a été identifié (voir article dans ce bilan), et à la Grotte de la caserne des Pompiers à Sainte-Anne où aucun niveau archéologique n'a été rencontré. Des sondages seront réalisés dans d'autres cavités en 2004, grâce à un suivi médical et à des mesures de protection appropriées contre l'infection par l'histoplasmose. La plupart des communes de Guadeloupe possèdent une ou plusieurs cavités. Les plus riches sont :

- Anse-Bertrand : 27 cavités recensées. Les plus importantes sont les Grottes Caraïbes, à l'extrémité de la pointe de la Grande Vigie. Elles constituent un ensemble présentant un fort développement (150 m) en cours d'étude.
- Capesterre de Marie-Galante : 18 cavités recensées. Une grotte ornée (Grotte du Morne Rita) est classée Monument historique et une grotte funéraire doit prochainement faire l'objet d'une fouille.
- Grand-Bourg : 7 cavités recensées. Le Petit Trou à Diable est un gouffre de 31 m de profondeur au fond duquel existeraient des vasques où l'on trouve de l'eau en permanence.
- La Désirade : 18 cavités recensées. La Voûte à Pin a fait l'objet de sondages en 2000. Les vestiges précolombiens sont associés à quelques restes humains (phalanges).
- Le Moule : 22 cavités recensées. Un abri sous roche est doté de gravures sur concrétions. Le gouffre de l'Anse Sainte-Marguerite donnant sur un lac d'eau saumâtre s'ouvre à l'emplacement même d'un important site précolombien et a probablement été exploité par ces populations.
- Morne-à-l'Eau : 6 cavités recensées. L'une d'elles comporte un remplissage important en surface duquel ont été récoltés quelques tessons de céramique



Cavités naturelles de Guadeloupe
Relevé schématique de la Grotte Cadet
à Capesterre de Marie-Galante

attestant d'une occupation précolombienne.

- Petit-Canal : 7 cavités recensées. Le Gouffre du Chemin de l'Anse des Corps est un gouffre de grand diamètre (15 m). Des tessons de céramique

précolombienne ont été récoltés autour de son ouverture.

- Port-Louis : 2 cavités recensées. Une grotte est située dans la ravine Gaschet à proximité d'une source et d'un important site précolombien.

- Saint-Barthélemy : 6 cavités recensées. L'abri du Château situé à proximité d'un important site précolombien a livré une collection de remarquables objets façonnés sur galets (fouille ancienne). La grotte Monbars connue par ses concrétions exceptionnelles n'a livré aucun vestige.

- Saint-Claude : 2 cavités recensées. Le dôme de la Soufrière comporte une très importante cavité, la Salle Jules Verne, formée après l'éruption de 1500. Des abris aménagés à la période coloniale sont connus au Saut du Constantin.

- Saint-François : 5 cavités recensées. La Grotte de Courcelles est une importante cavité comportant 350 m de galeries, qui n'ont pas été explorés (risque histoplasmique). Le potentiel archéologique peut être considéré comme élevé.

- Saint-Louis : 3 cavités recensées. Le Grand Trou à Diable est une perte constituée d'une grande galerie longue de 450 m qui descend jusqu'à 86 m de profondeur. Il s'agit de la plus longue cavité des Petites Antilles. Elle n'a pas été visitée (risque histoplasmique).

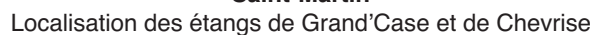
- Saint-Martin : 3 cavités recensées. L'abri des Mornes de Lake a fait l'objet d'un sondage. Une occupation post-saladoïde y a été reconnue. La Grotte du Puits des Terres Basses a été exploitée au XIX^e siècle pour les phosphates. C'est probablement dans cette dernière qu'ont été retrouvés autrefois des restes d'*Amblyrhiza*, rat géant du Pléistocène.

- Sainte-Anne : 6 cavités recensées. La Grotte de la Caserne des Pompiers, abri assez important situé près du rivage présente une configuration favorable.

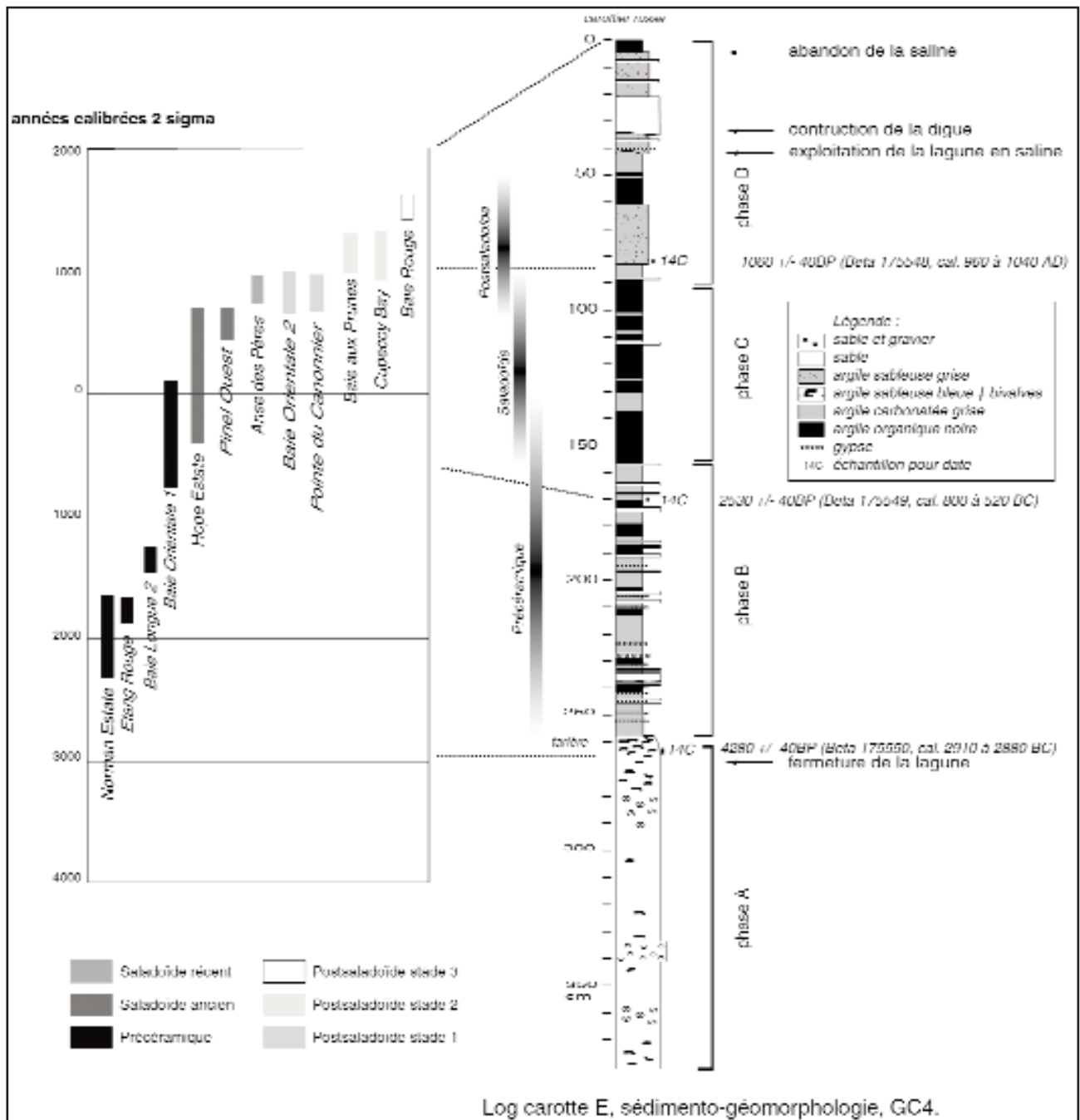
Christian STOUVENOT



Cavités naturelles de Guadeloupe
Vue de la Grotte Cadet à Capesterre de Marie-Galante



47



Saint-Martin

Corrélation entre la séquence d'occupation précolombienne de Saint-Martin et la carotte GC4 de l'étang de Grand'Case

perçus dans les économies de production, l'exploitation du milieu et les phénomènes de migration. L'aire géographique correspond à un territoire bien délimité, l'île de Saint-Martin.

Dans ce contexte caribéen, plusieurs points chronologiques correspondant à des phases de transition dans l'occupation humaine pourraient éventuellement être conditionnés par des modifications paléoenvironnementales régionales.

La séquence de l'occupation précolombienne de l'île de Saint-Martin, actuellement la plus complète disponible pour les Petites Antilles, couvre une fourchette chronologique d'environ 4000 ans, de 2500

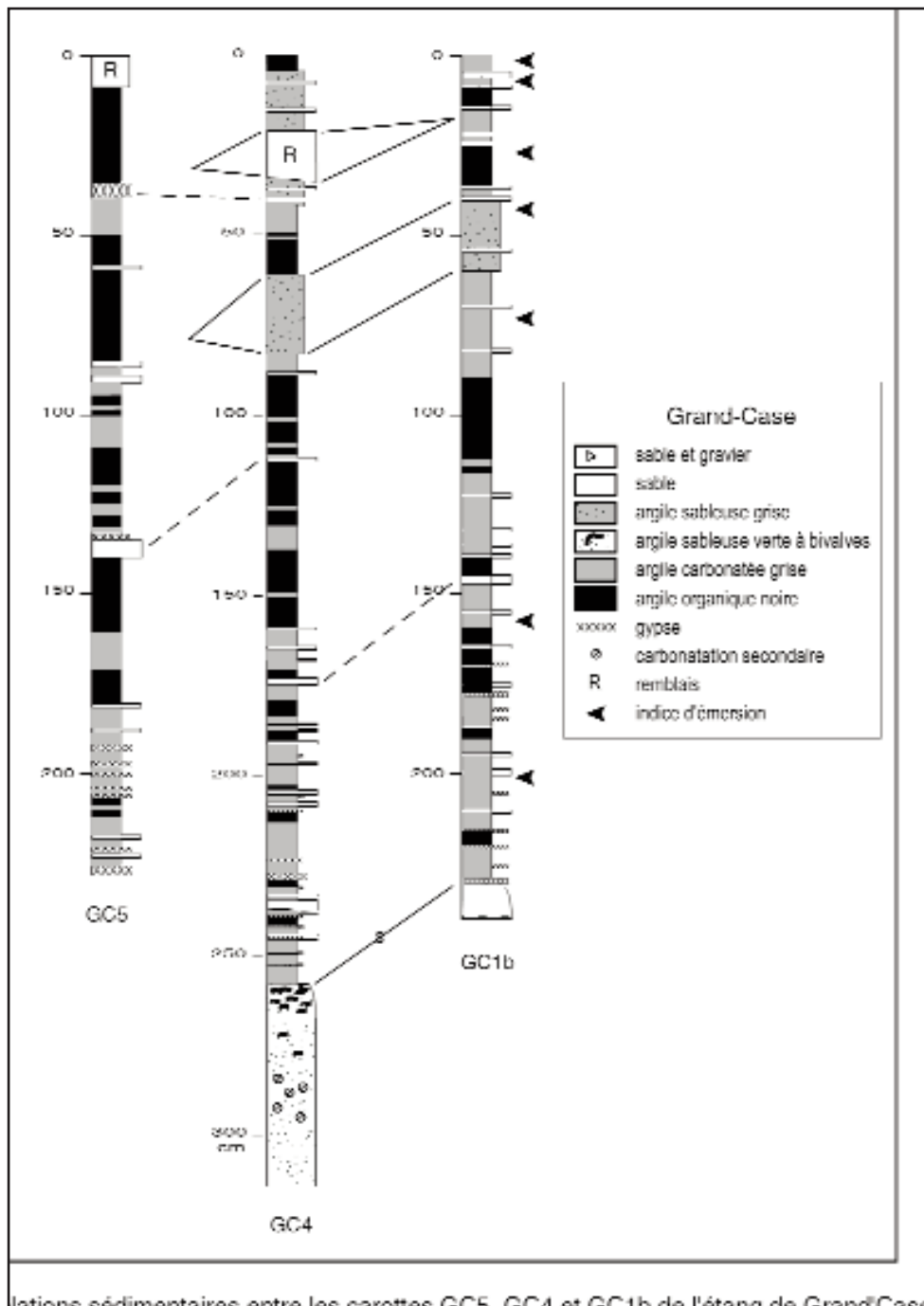
av. J.-C. à 1500 ap. J.-C. On perçoit trois principales phases : une période précéramique suivie de deux phases céramiques, saladoïde et postsaladoïde.

La première phase «Précéramique» ou «Archaique» couvre un peu plus des deux derniers millénaires avant J.-C. Elle est caractérisée par une population de pêcheurs-collecteurs nomades. La seconde phase «Saladoïde» est marquée par l'arrivée des premiers horticulteurs-potiers vers 500 avant J.-C. Ils ont un mode de vie de type sédentaire, comme on peut le percevoir à travers leur organisation sociale en grands villages. Après une longue période de stabilité de plus de mille ans, lisible à travers une relative homogénéité du mobilier céramique, cette phase s'interrompt autour

du IX^e siècle de notre ère. Enfin, la troisième phase, "Postsaladoïde", est caractérisée par une succession de cultures. Cette dernière phase s'interrompt, d'après les éléments actuellement connus, entre les XV^e et XVI^e siècles. Christophe Colomb découvre l'île le 11 novembre 1493 lors de son deuxième voyage, elle est alors décrite comme inhabitée.

On s'interroge sur la nature des facteurs ayant pu influencer les mouvements de population et/ou les changements culturels, d'une part à l'échelle de l'île et d'autre part, plus généralement, au sein des Petites Antilles. Ce sont les deux principales phases de

transition reconnues sur l'île, précéramique/saladoïde autour de 500 av. J.-C. et saladoïde/postsaladoïde que l'on situe actuellement autour du IX^e, qui retiennent particulièrement notre attention. La diversité des cultures postsaladoïdes à Saint-Martin dont au moins 3 sont clairement identifiées entre les IX^e et XVI^e siècles par de nouveaux complexes culturels, est difficile à interpréter par rapport à la longue durée de la phase saladoïde antérieure. Des facteurs socio-économiques sont certainement liés à ces changements culturels, mais il n'est pas exclu qu'ils soient en partie influencés par des changements du milieu.



Saint-Martin
Corrélations sédimentaires entre les carottes
GC5, GC4 et GC1b de l'étang de Grand'Case

Compte-rendu de la mission 2003

La lagune de Grand'Case.

Afin de compléter les données stratigraphiques sur le remplissage de l'étang de Grand'Case, de nouveaux forages ont été effectués par P. Bertran, C. Stouvenot, D. Galop et D. Bonnissent. Une carotte a été prélevée au carottier russe (SMGC5) dans la partie orientale de la lagune. Un sondage à la tarière, réalisé sur le site SMGC4 (locus locus 2), a permis d'atteindre des niveaux plus profonds à 3.80 m et de documenter la période précédant la mise en place de la lagune. Parallèlement, la lithologie d'une carotte prélevée l'année dernière a été étudiée (SMGC1b). De nouvelles analyses ont été mises en œuvre sur la carotte SMGC4. Elles concernent la détermination des coquilles, l'étude de la faune d'ostracodes et l'analyse en lame mince au microscope polarisant des principaux faciès sédimentaires. Le programme de datation des carottes a été poursuivi. Trois dates ¹⁴C AMS (Beta Analytic) sur des macrorestes végétaux sont actuellement disponibles ; elles permettent de fixer dans les grandes lignes la chronologie des événements identifiés dans la carotte SMGC4. De nouveaux échantillons ont été envoyés de manière à compléter le maillage de dates sur les carottes SMGC4 et SMGC1. L'étude bibliographique destinée à replacer l'enregistrement paléoclimatique obtenu à Saint-Martin dans un cadre régional large a été poursuivie.

La lagune de Chevrise.

L'Etang de Chevrise, situé sur le versant atlantique de l'île, a été choisi dans la mesure où un sondage du BRGM réalisé dans le cadre de la construction de l'aéroport laissait suspecter un remplissage d'argile organique atteignant 6 m de puissance. Une campagne préliminaire de sondages au pénétromètre dynamique a été réalisée en août 2003 par C. Stouvenot et T. Romon. L'objectif était de définir la géométrie des dépôts et la qualité des sédiments afin de choisir l'emplacement du sondage au carottier russe. La difficulté de progression au milieu de cette lagune (vase très molle) a nécessité la mise au point d'un système de planches pour se déplacer sur l'étang. Une seconde mission a été réalisée en septembre par C. Stouvenot, P. Bertran, D. Galop, D. Imbert et D. Bonnissent. Elle a permis l'extraction au carottier russe d'une carotte de 2.98 m ; la base de la séquence a été complétée à la tarière jusqu'à 3.45 m. La difficulté d'intervention sur cet étang n'a permis qu'un seul prélèvement. La carotte SMCH1 destinée aux analyses a été radiographiée afin de repérer les inclusions et de fixer une image des niveaux avant transport. La lithostratigraphie détaillée est en cours d'étude.

Echantillonnage de la flore.

Afin de constituer une collection pollinique de référence, exploitable pour l'analyse des microfossiles végétaux, des prélèvements sur la végétation actuelle ont été effectués par D. Imbert et D. Galop. Ces

prélèvements ont été réalisés dans différents milieux, sur les secteurs du Pic Paradis, de la Ravine Caréta, de l'Anse Marcel, de l'Etang de la Barrière et de la Baie de l'Embouchure.

Echantillonnage des ostracodes.

Toujours dans le but de mettre en place un référentiel basé sur la population actuelle d'ostracodes et afin de les comparer avec les ostracodes fossiles issus des carottes, des prélèvements ont été réalisés dans divers milieux marins et lagunaires. Ces prélèvements ont été effectués suivant le protocole établi par P. Carbonel, tamisage, coloration des échantillons, mesure de la salinité. Ils ont été réalisés par P. Bertran, C. Stouvenot, D. Galop, D. Bonnissent et N. Maslach (conservateur de la réserve naturelle de Saint-Martin) sur les secteurs de la Saline d'Orient, de l'Etang aux Poissons, de la Baie de l'Embouchure et du Galion. Ils sont en cours d'étude.

Les nouvelles investigations archéologiques

Deux nouveaux gisements ont été explorés en 2003 : le site précéramique de l'Etang Rouge, sondé dans le cadre d'un diagnostic préventif et le site postsaladoïde des Mornes de Lake, documenté par des sondages programmés.

Le site de l'Etang Rouge est localisé dans la partie occidentale de l'île de Saint-Martin sur la péninsule des Terres Basses. Cette nouvelle occupation précolombienne est repérée dans la partie centrale de la Baie Rouge, au niveau du cordon littoral sableux. Les premières investigations permettent de déterminer que ce gisement précéramique est stratifié et polyphasé, ce qui est exceptionnel dans les Petites Antilles pour cette période. Le complexe précéramique de L'Etang Rouge apparaît d'ores et déjà comme un site majeur pour la connaissance des populations amérindiennes de la période archaïque. Ces premières données seront complétées par une campagne de fouille préventive courant 2004.

L'abri-sous-roche des Mornes de Lake est un petit gisement également situé sur la péninsule des Terres Basses, mais dans l'intérieur des terres, à une trentaine de mètres d'altitude et à une distance d'environ 700 m de la plage de Baie Rouge. Les investigations ont permis d'identifier dans le remplissage de l'abri des vestiges céramiques postsaladoïdes associés à quelques restes de faune consommée. Le site est en cours d'étude.

Peuplement précolombien de l'île de Saint-Martin et ses relations avec les paléoclimats

On part du postulat que la séquence sédimentaire de l'étang de Grand'Case reflète, dans une certaine mesure, des grands traits climatiques. Ces premières données seront à corréliser et à vérifier durant les prochaines années avec les enregistrements sédimentaires de l'étang de Chevrise, pour lequel l'étude a débuté en 2003, puis avec la séquence de l'étang Rouge, situé dans le sud de l'île. D'après les premiers résultats, la séquence sédimentaire de



Saint-Martin

Vue de l'étang de Chevrise avec
les traces d'accès au sondage

Grand'Case permet de déterminer 4 principales phases dans l'évolution de la lagune qu'il est possible de corréliser avec l'occupation humaine de l'île. La phase A, caractérisée par une sédimentation sableuse, se termine par la fermeture de la lagune vers 4280 +/- 40 BP (Beta 175550). Durant cette



Saint-Martin

Acheminement du matériel de forage`
sur l'étang de Chevrise

période, l'occupation humaine est inconnue sur l'île. La phase B, définie comme - une période climatique sèche accompagnée d'une forte activité cyclonique - couvrirait, d'après les données de chronologie absolue, toute la période précéramique, c'est-à-dire jusque vers 2530 +/- 40 BP (Beta 175549). La transition entre les phases B/C marque à la fois un changement climatique - la phase C est plus humide avec une diminution des cyclones - et un changement culturel. C'est, en effet, à cette période que l'on assiste à l'émergence des populations d'horticulteurs-

potiers vers 2400 BP à Saint-Martin, même si les groupes précéramiques ont pu se maintenir jusque vers 1950 BP. Ainsi, la phase C couvre toute la période du Saladoïde et se termine un peu avant 1060 +/- 40 BP (Beta 175548). La transition des phases C/D, correspondant à la fin de la période humide, peut être également mise en parallèle avec un changement culturel signalé par les occupations postsaladoïdes. La phase D voit l'arrivée des européens, relevée dans les sédiments par l'exploitation de la lagune en saline.

Le diagramme pollinique de l'étang de Grand'Case, même s'il n'est pas encore calé en chronologie absolue, permet déjà de reconnaître les principales caractéristiques de la végétation passée et de relever certains marqueurs d'anthropisation. L'analyse des données débute et les premières observations devront être confirmées par la suite. L'étude de ce secteur de l'île montre tout au long de l'enregistrement pollinique une végétation caractéristique des "forêts sèches", même si certaines espèces semblent indiquer, au sein de cette grande tendance, des alternances de phases plus humides. La couverture forestière disparaît avec la période coloniale, autour du XVII^e siècle, comme le décrivent également les textes d'archives de cette époque. Si les premières modifications anthropiques du milieu sont décelables dès la phase B (corrélation avec GC4) et attribuables à l'occupation précéramique, en revanche la phase C, correspondant à l'émergence de la culture saladoïde, apparaît comme une phase d'arrêt de l'exploitation du milieu entre 200 av. J.-C. et 400 ap. J.-C. Ce phénomène est probablement lié au changement des milieux exploités. Les premières populations saladoïdes sont identifiées sur le site de Hope Estate dans l'intérieur des terres à 70 m d'altitude alors que les occupations précéramiques colonisaient les zones côtières du fait de leur mode de vie très inféodé à la mer. Ainsi les populations précéramiques auraient pu avoir plus d'impact sur les zones côtières que leurs successeurs. Toujours d'après le diagramme pollinique, on peut également s'interroger de l'absence relative d'impact sur la végétation par les premières populations agricoles.

Ces premiers éléments, qu'il faut encore interpréter avec précaution, laissent déjà présager de la complexité des relations homme/milieu dans cette région géographique et de l'intérêt de cette étude pour la compréhension des sociétés préhistoriques. Devant ces nouvelles données, on peut se demander dans quelle mesure les conditions climatiques spécifiques à chaque phase ont pu contribuer, en partie, aux changements culturels. Les phases de transition culturelle définies à Saint-Martin reflètent d'une façon générale les grandes phases chronologiques observées sur les autres îles de l'archipel. La transition la plus marquante étant la fin de la culture saladoïde dans les Petites Antilles autour du IX^e siècle. Si l'on élargit notre vision au bassin caribéen, la séquence sédimentaire étudiée pour le lac Punta Laguna sur la péninsule du Yucatan, a mis en

évidence une phase de sécheresse à partir de 800-900 après J.-C. L'effondrement de la civilisation Maya durant cette période serait, en partie, due à cette phase de sécheresse qui a mis à mal une agriculture dépendante d'une certaine pluviométrie. Les premières données obtenues pour l'étang de Grand'Case affichent des grandes tendances qui devront être documentées en détail et confirmées dans les prochaines années par les enregistrements sédimentaires d'autres lagunes comme celles de Chevrise et de l'Etang Rouge, afin de vérifier les signaux climatiques majeurs.

La connaissance des paléoclimats de Saint-Martin permet également, du point de vue de l'écologie, d'évaluer les transformations récentes du milieu. La fin de la séquence sédimentaire et pollinique de l'étang de Grand'Case met en évidence un changement de relation entre l'homme et le climat, l'homme devenant le facteur principal dans la modification des milieux naturels.

Programme d'étude 2004

Une nouvelle mission de terrain est prévue en septembre 2004. Des sondages complémentaires seront réalisés dans l'étang de Grand'Case afin de

documenter plus précisément le dernier millénaire. De nouveaux sondages seront également effectués dans l'étang de Chevrise. La campagne d'échantillonnage de la végétation et des ostracodes actuels sera poursuivie afin d'augmenter les collections de référence entreprises l'an dernier. Une campagne de levés altimétriques sera effectuée dans le secteur de la lagune de Grand'Case.

Plusieurs nouvelles études sont envisagées dans le cadre de la poursuite du programme :

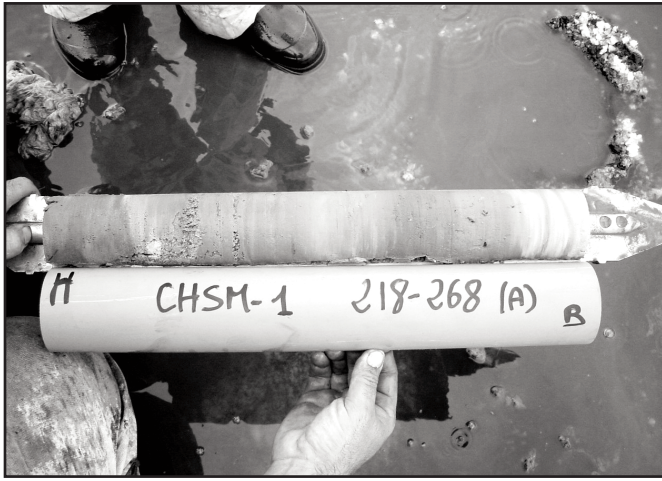
- Le programme de datation a permis de caler en chronologie absolue les principales phases de la carotte GC4. 10 résultats sont en attente sur les carottes GC1 et CH1. Une nouvelle série de 10 datations radiométriques est prévue pour 2004.

- Les analyses sur les carottes GC1 et CH1 seront poursuivies : sédimentologie, palynologie, étude des ostracodes, carbonates, susceptibilité magnétique, malacologie.

- Une analyse des isotopes des ostracodes est engagée sur SMGC4. La composition isotopique de l'oxygène des coquilles d'ostracodes fluctue en effet en



Saint-Martin
Sondage au pénétromètre sur l'étang de Chevrise



Saint-Martin

Carotte CHSM1 218-268 cm de l'étang de Chevrise

fonction du bilan évaporation - précipitation de la lagune. L'analyse devrait ainsi permettre une approche quantifiée des paléoclimats. Elle sera effectuée au Département de Géologie et Océanographie de l'université de Bordeaux I.

- Le point de prélèvement SMGC5 dans l'Etang de Grand-Case semble être le plus favorable à un enregistrement détaillé du dernier millénaire. Une nouvelle carotte devrait être extraite pour analyse.

- Du point de vue archéologique, trois nouveaux gisements seront documentés par des investigations de terrain, le site précéramique de L'Etang Rouge (opération préventive), le probable site postsaladoïde de Baie Blanche sur l'île Tintamare située à l'est de Saint-Martin et celui de l'îlet Caye Verte.

Dominique BONNISSENT

Avec la collaboration de l'équipe de recherche :

P. Bertran (INRAP), G. Bossuet (CNRS),
P. Carbonnel (DGO),
D. Galop (CNRS), D. Imbert (UAG Guadeloupe),
P. Lozouet (MNHN),
A. Randrianasolo (UAG Guadeloupe),
N. Serrand (MNHN),
C. Stouvenot (SRA Guadeloupe),
B. Vannière (CNRS)

GUADELOUPE

BILAN SCIENTIFIQUE

Liste des abréviations

2 0 0 3

Chronologie

PRE : Epoque précolombienne
COL : Epoque coloniale
MUL : Multiple

Nature de l'opération

EV : Evaluation
FP : Fouille programmée
PC : Projet collectif de recherche
PI : Prospection inventaire
PT : Prospection thématique
SD : Sondage
SU : Sauvetage urgent

Organisme de rattachement des responsables de fouilles

ASS : Autre association
AUT : Bénévole
CDD : Contrat à durée déterminée
CNR : CNRS
COL : Collectivité territoriale
EN : Education nationale
INR : Institut national de recherches archéologiques
préventives
MAS : Musée d'association
MCT : Musée de collectivité territoriale
MET : Musée d'Etat
MUS : Musée
SDA : Sous-direction de l'archéologie
SUP : Enseignement supérieur
SRA : Service régional archéologie

GUADELOUPE

BILAN SCIENTIFIQUE

Personnel du Service régional de l'Archéologie

2 0 0 3

NOM	TITRE	FONCTION
Antoine CHANCEREL	Conservateur régional de l'archéologie	Chef de service
Marie-Armelle PAULET-LOCARD	Ingénieur d'études	Archéologie préventive
Arlette SERIN	Technicien des services culturels et des bâtiments de France	Suivi des conventions, gestion, comptabilité
Christian STOUVENOT	Ingénieur d'étude	Carte archéologique
Tristan YVON	Technicien de recherches	Carte archéologique

